30me Année — Août-Septembre 1943

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

CHRONIQUES

NOTES — COMPTES RENDUS



10, Crs du Vieux-Port
MARSEILLE

11, Rue de Médicis
PARIS - (VIe)

Le N° : 15 fr.

N° 259. 30me Annee. Août-Septembre 1943

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 1er Semestre 1943



Un Prophète Inécouté : (1)

SIMONDE DE SISMONDI

(1773-1842)

Sa famille, d'origine pisane, s'était fixée en France au lendemain du Moyen-Age ; mais, adepte de la religion réformée, les dragonades l'en avaient chassée, et Genève l'avait accueillie. Le détail a bien quelque importance : la cité de Calvin, accueillante par tradition à tous les proscrits, ouverte à toutes les influences, devait constituer un climat favorable à l'éclosion de cet esprit en avance sur son temps, curieux, sensible, avec juste ce qu'il faut de scepticisme pour vivre, c'est-à-dire juste assez pour confondre et laisser pantois les imbéciles.

Marié à une anglaise, familier des meilleurs esprits de son temps, lecteur infatigable en même temps que grand voyageur, c'était, un siècle avant la lettre, un grand européen. Tel, cependant, il fut écouté avec plus de politesse que d'enthousiasme, trop salonnier pour émouvoir la foule, à laquelle, d'ailleurs, il ne chercha jamais à s'adresser, trop cruellement véridique pour ne pas choquer les salons. Un Buret, un Villeneuve se

---

(1) Des raisons d'ordre technique, que les difficultés actuelles de l'imprimerie firent impérieuses, ont considérablement retardé la publication de cette étude qui aurait du paraître du vivant de notre ami Jacques Bénet.

reconnaîtront pour ses disciples, dont on saura s'arranger pour étouffer les voix : les remarquables interventions de Villeneuve-Bargemont à la tribune de la Chambre des Pairs iront se perdre dans les flots d'un profitable spiritualisme manchestérien et d'une indifférence polie.

En cette aube du XIXe siècle, « du grand, du sombre, du terrible » XIXe siècle, aurait pû dire Michelet, s'il avait possédé pour le contempler le recul convenable, en cette heure douloureusement incertaine entre une civilisation expirante et une autre qui, aujourd'hui encore, n'est pas arrivée à naître, Sismondi se présente à nous à la fois comme un précurseur et comme le témoin incompris d'une époque qui n'a pas voulu se comprendre elle-même, l'éternelle Cassandre, le voyant égaré parmi les aveugles qui ne le suivront pas, un de ces êtres que l'ironie du destin ou les voies mystérieuses de la Providence ont réduit à n'être rien de plus qu'une grande voix inécoutée, dans le désert ou dans le tumulte.

J'aime ces grandes intelligences sereines, à peine railleuses, à peine révoltées par la sottise inévitable.

Mais Simonde de Sismondi me touche peut-être encore plus qu'un autre.

Plus tard, l'école historique allemande, dont à plus d'un égard il aura ouvert les voies, le rangera au nombre des socialistes. Devant les plus modérées de ses conclusions, la reconnaissance du droit syndical ou corporatif, les garanties à accorder au travail, la surveillance par l'Etat des conventions entre employeurs et employés et des conditions du labeur humain, la bourgeoisie victorienne, formée aux disciplines strictement abstentionnistes de Smith, de Malthus, de Ricardo et de J. B. Say, verra une menace précise de communisme. Et pourtant, qui était plus conservateur, d'un Sismondi qui, prévoyant les périls à quoi la formidable question sociale naissante allait exposer le capitalisme, proposait des remèdes qui alliaient tout à la fois le bon sens à la justice, ou d'un Ricardo visionnaire qui

bâtissait le monde à la façon d'une épure, mais en laissant de côté, par mégarde ou par système, l'infinie complexité du problème, forçant orgueilleusement les faits pour tenter de les faire cadrer avec ses conceptions, au lieu d'édifier humblement ses théories au départ des faits observés ?

Qui était plus conservateur, d'un Sismondi qui prévenait la bourgeoisie capitaliste du danger de laisser croître un prolétariat irrité et démoralisé parce que misérable, ou d'un libéral ricardien qui, en un aveuglement qui étonne, s'efforçait de réunir exactement toutes les conditions qui rendraient inévitable et inexpiable la lutte des classes et forcerait l'économie à n'être qu'une irréductible antinomie ? Lorsque plus tard un commentateur du marxisme, Werner Sombart, écrira que l'antagonisme est la loi même du mouvement social, et que « l'histoire de l'humanité est une lutte pour obtenir sa part de pâture », qui des deux aura été le conservateur : celui qui a voulu prévenir et amortir la lutte naissante en tentant d'insuffler aux adversaires un esprit d'équité et de collaboration, ou celui dont l'incompréhension des besoins de la classe opprimée a laissé les haines mûrir et croître jusqu'au paroxysme ? « Tandis que les infortunés disputent un gage duquel dépend leur vie et celle de leurs enfants et que dans leur désespoir ils respectent encore une organisation qui les écrase, des soldat et des archers les veillent. Ils attendent impatiemment le premier désordre pour les livrer aux tribunaux et les punir sévèrement. Qui sait même si quelques traîtres ne se mêlent pas parmi eux pour les exciter au crime qu'on est si impatient de châtier ? ».

Dans ce langage dur et qui la fustigeait, la bourgeoisie de Louis-Philippe n'a su voir qu'un défi. Que ne l'a-t-elle plutôt écouté et compris, et bien des désordres ne se fussent point produits, bien des guerres eussent été évitées, peut-être. Mais, hélas, il est dans l'ordre de la justice immanente que l'égoïsme aveugle l'égoïste et le rende inapte à comprendre son propre intérêt. Ce sera pour l'historien un sujet d'émerveille-

ment et de stupeur de voir avec quel soin véritablement jaloux, quelle précision méticuleuse, la bourgeoisie capitaliste a forgé la lame dont un jour, si elle n'y prend garde, elle mourra.

Mais il semble que la loi de son être soit de crier à la trahison devant chaque conseil de prudence et de sagesse qui lui est donné.

Deux faits ne pouvaient pas ne pas frapper la sagacité de Sismondi dans le spectacle que lui offrait l'aube de ce siècle, bien plus effrayant encore que « stupide » : c'était son incohérence et c'était sa nouveauté.

Nouveauté d'une société renouvelée qui avait brisé ses anciennes armatures devenues caduques, et se constituait une hiérarchie de valeurs au sommet de laquelle elle plaçait l'argent, la puissance qu'il confère et qu'il consacre. Nouveauté surtout d'une organisation économique qui tendait, par le jeu de la concentration des industries et des capitaux, à retirer la propriété de l'outil à la main qui le manœuvre, à éliminer le petit patronat artisanal au bénéfice de la grande industrie centralisée, à créer un fossé de plus en plus profond entre des classes sociales de plus en plus différenciées et de plus en plus hostiles, à dissocier, en un mot, le capital et le travail.

D'autre part, dans sa projection sur les faits, cette nouveauté était proprement paradoxale : car jamais la classe productrice ne fut aussi misérable qu'à cette heure où le machinisme venait d'accroître vertigineusement la production et le développement des richesses. Tandis qu'en 25 ans, les découvertes de Watt et de d'Arkwright multiplient par douze la puissance productrice de la Grande-Bretagne, le salaire hebdomadaire du tisserand anglais, calculé en blé, passe de 100 livres de farine à 38 livres. Mouvement qui devait se poursuivre d'ailleurs sous la Monarchie de Juillet où l'on vit à Paris, entre 1830 et 1848, les salaires baisser de 60 % pour les serruriers, de 30 % pour les bonnetiers, de 15 à 30 % pour les menuisiers, de 50 % pour les ébénistes, de 30 à 50 % pour les tourneurs

en bois, de 30 % pour les cordonniers, de 60 % pour les tailleurs, de 60 % pour les graveurs sur bois pour étoffes, de 50 à 60 % pour les ferblantiers-zingueurs, de 60 % pour les passementiers, de 50 % pour les doreurs en porcelaine (chiffres fournis par Agricol Perdiguier) (1). On sait les effroyables tableaux de la vie ouvrière dans la première moitié du XIX[e] siècle : 50.000 tisserands mourant de faim à Londres ; un ouvrier sur trois mourant de faim à Paris au cours d'un seul hiver ; pas un épointeur d'épingles, à Sheffield, ne dépassant l'âge de 35 ans : méfaits de la tuberculose ; la nourriture moyenne de l'ouvrier anglais représentant moins de la moitié des rations alimentaires allouées aux condamnés de droit commun dans les prisons ; le nerf de bœuf figurant sur les établis en maints ateliers en France et en Angleterre, pour frapper les enfants que le manque de sommeil empêchait de demeurer éveillés ; le travail quotidien des enfants de 7 à 8 ans se prolongeant dans les manufactures de 14 à 18 heures, parfois même jusqu'à 20 heures, c'est-à-dire de 2 à 6 heures de plus par jour que le travail des forçats dans les bagnes, et de 4 à 8 heures de plus que le travail des esclaves nègres aux Antilles ; un dixième de la population anglaise réduite à mendier des secours aux paroisses ; la vie probable à la naissance d'un fils de manufacturier évaluée à 27 ans, et celle d'un fils ouvrier évaluée à 15 mois.

Pendant ce temps, les richesses allaient croissant sans mesure, les marchés se saturaient par une production déréglée qu'il fallait écouler coûte que coûte (on se rappelle les fabricants anglais essayant de vendre des cargaisons inutilisées de patins à glace en Amérique du Sud), tandis qu'un peu plus tard un économiste libéral concluait avec désinvolture : « Il y a plus de gens riches, sans doute, mais aussi il y a plus de gens pauvres, et la population nécessiteuse a suivi

(1) On pourrait bien entendu, en s'adressant à d'autres auteurs, trouver des statistiques tout à fait identiques.

une progression plus rapide encore, peut-être, que la population aisée ».

Voilà à peu près quel spectacle s'offrait à l'attention de Sismondi, heurtant tout à la fois et son sens de la logique et son sens de l'équité.

Car on peut observer chez lui deux réactions, complémentaires sans doute, néanmoins distinctes : la réaction émotive de l'homme profondément blessé par le spectacle de la misère et celle du logicien choqué par la sottise d'un ordre qui a rendu possible et consacré un tel état de choses.

L'une et l'autre l'ont utilement inspiré. L'une et l'autre ont leur valeur propre.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, les socialistes ont affecté un extrême dédain à l'égard de toute sensibilité, de toute exigence spécifiquement morale. On sait comment Rosa Luxembourg traite l'idéal de justice : « Un vieux cheval de retour, une Rossinante déhanchée... ». Le reproche d'idéalisme est un de ceux qui se pardonnent le moins. On reconnaît surtout l'influence des penseurs bourgeois ricardiens qui, sur ce point comme aussi sur beaucoup d'autres, ont fourni au marxisme son attitude et parfois aussi ses arguments.

Et pourtant un tel raidissement, s'il est utile dans une certaine mesure pour combattre le simplicisme intellectuel des assembleurs de nuées ou l'émotivité creuse de quelques velléitaires sentimentaux, ne doit pas être généralisé à l'excès, ainsi que Marx, et plus encore les marxistes, ont cru devoir le faire. Car on s'expose par là à méconnaître la valeur propre et le dynamisme de ces raisons que la raison ignore. Valeur propre au point de vue humain, bien entendu, mais aussi, plus spécifiquement, au point de vue social : pour ce motif que tout fait social étant au départ un fait humain, c'est s'exposer à une erreur que négliger un aspect, et non le moindre, de la personnalité humaine sous-jacente au phénomène social envisagé. C'est d'autre part diminuer ses chances de succès, dans une campagne entre-

prise, que refuser d'employer et même de connaître une force aussi directement agissante que celle qui pousse l'individu vers la justice.

Voici pourquoi nous ne voulons pas laisser de côté chez Sismondi ces efficaces réactions extra-intellectuelles, qui le placent d'emblée à la genèse d'une tradition à quoi le socialisme français, contre vents et marées, malgré tant d'influences contraires, gardera sa fidélité.

Sans doute, l'on aura beau jeu d'observer que des affirmations extra-logiques ne constituent pas, au sens usuel du terme, un argument. Il se peut : mais ne constituent-elles pas une force ? Le cri d'André Gide : « Cela ne peut pas, cela ne doit pas être », n'est pas non plus un argument, pas plus que les imprécations de Ruskin ou de Carlyle. Qui oserait cependant prétendre que de telles réactions, chez les penseurs comme dans la masse, n'ont pas agi puissamment sur le devenir social ? D'autant plus qu'elles ne sont pas arbitraires. Il ne s'agit pas de larmoyer au hasard mais bien de stigmatiser des faits précis. Lorsque Carlyle, par exemple, écrit : « Il n'y a pas un seul travailleur à quatre pattes, dans ce monde, qui ne trouve du travail et plus qu'il n'en veut ! Et quand il s'agit du travailleur à deux pattes, on lui dit : c'est impossible », l'ironie nous touche profondément et nous prédispose à l'action — ce qui doit être, au fond, le but de toute pensée — parce que nous savons la critique pertinente et que quelques années plus tard, le libéral d'Avenel reprendra la remarque pour son propre compte, mais l'exposant cette fois comme une vérité scientifique devant laquelle l'on s'incline et non plus comme un paradoxe économique devant lequel on s'émeut.

De même, l'indignation de Sismondi devant l'injustice n'a rien de gratuit. Elle ne nous intéresse pas seulement en ce qu'elle exprime un certain état d'esprit chez le sujet, mais bien en ce qu'elle résulte de la constatation objective de faits observés.

Car ce qui est tout à fait remarquable chez lui,

c'est que la réaction émotive implique toujours un recueil minutieux d'observations sous-jacentes. Si bien que cet émotif est infiniment plus scientifique et plus réaliste que ses adversaires les libéraux ricardiens qui se flattaient, dans leur impassibilité, d'être les détenteurs de la science véritable.

Et c'est sur ce terrain que Sismondi, va porter la guerre à l'adversaire. Querelle, depuis lors, maintes fois reprise, maintes fois vidée. Mais Sismondi est un des inventeurs de la méthode.

Aux réactions d'une sensibilité froissée, réactions, nous l'avons dit, qui sont aussi les siennes et à quoi se résume en définitive le plus clair des critiques des socialistes de son temps contre l'ordre économique résultant du « laissez-faire », il joint l'argument plus décisif encore que lui fournit le réalisme : argument que, plus tard, reprendront Stuart Mill et surtout l'école historique allemande. Ainsi il n'attaque pas seulement les ricardiens sur le terrain de l'éthique ; il les recherche encore sur celui de la vérité scientifique, sur celui des faits.

Le premier, en effet, il montre ce qu'a d'incontrôlée l'hypothèse de l'école « orthodoxe », comme il la désigne sous un mot destiné à une grande fortune, hypothèse qui ramène l'économie politique à une pure vue de l'esprit.

Aux ricardiens, il reproche leur vision d'une collectivité dont les membres sont conditionnés exclusivement par le goût du lucre, et dont la fin dernière est l'accumulation d'une quantité sans cesse croissante de richesses, sans que soit posée utilement la question de savoir quel usage les hommes vont en faire ni même quels sont ceux qui en profiteront. En un paradoxe qui va beaucoup plus loin qu'une simple boutade et dont l'humour profond et amer enchanterait sans doute M. A. Huxley, il suppose que le vœu suprême des ricardiens est de voir, en une Angleterre totalement dépeuplée, S. M. le Roi demeurant seul, occupé à tourner une manivelle qui suffirait à actionner toutes les machines du Royaume Uni : l'industrie,

libérée de la sorte du plus clair de ses frais généraux, produirait des marchandises au prix le plus bas et concurrencerait merveilleusement, sur tous les marchés du monde, les manufacturiers locaux. Les Anglais auraient tous disparu mais l'Angleterre connaîtrait, au regard de l'économie ricardienne, la plus enviable des situations.

Bien entendu, il ne s'en tient pas au paradoxe et pousse plus loin sa critique. Il montre, comme plus tard l'école historique s'attachera à son tour à le montrer, l'erreur de faire d'une science de l'humain une science purement à prioristique, l'erreur de vouloir déduire de quelques postulats psychologiques des impératifs valables pour la conduite de toute cité charnelle, alors que de telles règles ne peuvent résulter que d'une observation rigoureuse du milieu même que l'on se flatte de régir : « C'est dans les détails que c'est essentiel d'étudier la condition humaine. Il faut s'attacher tantôt à un temps, tantôt à un pays, tantôt à une profession pour voir bien ce qu'est l'homme et comment les institutions agissent sur lui... Je suis persuadé qu'on est tombé dans de graves erreurs, pour avoir toujours voulu généraliser tout ce qui se rapporte aux sciences sociales ».

Etonnante échappée sur ce que sera la sociologie de demain et sa méthode ! De la remarque, d'ailleurs, Sismondi tire d'ores et déjà des conclusions qui vont fort avant.

L'économie politique cesse d'être pour lui une abstraite science des richesses, fausse dans sa méthode car elle tire ses lois de déductions, logiquement menées sans doute, mais au départ d'à-priorismes, erronée dans sa fin, car si elle considère la richesse, elle se refuse à considérer dans sa complexité et son exactitude le second terme obligé de l'équation : l'homme auquel cette richesse est destinée. Et par là, Sismondi ouvre, avec un siècle d'avance, les voies à la doctrine qui sera familière aux orateurs des *Semaines Sociales* catholiques et à laquelle un titre de M. Duthoit donnera une expression lapidaire : *l'économie au service de l'homme.*

L'idée est chère à Sismondi et il en est peu à quoi il revienne avec plus de ténacité, sans se faire d'ailleurs aucune illusion sur la portée de la condamnation, car c'est en son nom qu'il condamne « l'économie anglaise » (1). « Car l'Angleterre, en sacrifiant les hommes pour les choses, a sacrifié la fin aux moyens ».
Et c'est sur elle encore qu'il s'appuie quand il reproche aux ricardiens l'erreur de leur à-priorisme : « Ils se sont jetés dans des abstractions qui nous font absolument perdre de vue l'homme auquel appartient la richesse et qui doit en jouir ».

Ce refus de laisser désincarner l'économie, cette volonté au contraire de l'associer intimement à l'homme, tant par l'observation du phénomène social que par la finalité ultime qu'il se flatte de proposer à la science, vont opposer tout particulièrement Sismondi aux « orthodoxes » sur deux points essentiels surtout car ils sont parmi ceux qui ont le plus fortement marqué l'action de l'école libérale sur les faits, qui se sont le plus douloureusement infléchis sur le sort des classes laborieuses : nous voulons parler des époques de transition et du machinisme.

On a reproché à Sismondi, et d'ailleurs assez injustement, sa haine à l'endroit des machines. En fait, cette haine a bien existé dans la classe ouvrière et s'est manifestée particulièrement en 1848. Pour simpliste qu'elle soit, elle se comprend fort bien de la part d'hommes que les circonstances avaient obligé à considérer la machine comme la concurrente redoutable, celle qui enlève le travail et, partant, le pain. D'ailleurs, les enquêtes officielles, dans leur laconisme administratif, n'étaient pas faites pour les rassurer : « On doit prévoir, disait la Handlom Weavers Inquiry, que les manufacturiers ne tarderont pas à intro-

(1) Cette expression d'économie anglaise désigne au XIX[e] siècle le capitalisme libéral qui fleurit en France et en Prusse tout autant qu'en Angleterre : la politique économique de Guizot et de M. Thiers est là pour en témoigner.

duire partout les métiers mûs à la vapeur, graduellement et avec prudence, sans doute, pour ne pas renvoyer un trop grand nombre d'hommes à la fois. Je n'ose pas dire jusqu'à quel point ce sera un bienfait pour le pays ni si les hommes, libres de prendre d'autres occupations, pourront en trouver. L'agriculture n'a pas besoin d'eux ni aucune autre industrie non plus ».

Avant de juger les ouvriers qui, dans les émeutes, brisaient les machines, il faut se rappeler ces faits et tenter de pénétrer la psychologie de ceux qu'on s'apprêtait, selon le mot de Buret, « à laisser philanthropiquement mourir de faim à la plus grande gloire des principes de Malthus ».

Sismondi, lui, s'il comprend fort bien les réactions de la classe ouvrière, ne va pas jusqu'à les partager ; mais, esprit observateur et logicien, il s'interroge devant le paradoxe : comment un moyen de production destiné, par sa fonction même, à soulager dans des proportions considérables le labeur du producteur, puisqu'il s'agit en définitive d'une énergie mécanique se substituant à une énergie humaine, comment un tel moyen de production n'a-t-il fait qu'accroître tout à la fois le travail imposé aux classes pauvres, et leur misère ?

La réponse, c'est à cette même idée-clef qu'il la demande, cette idée-clef qui eût résolu bien des problèmes, qui eût même empêché bien des problèmes de se poser, si l'école régnante, renonçant à ses édifices arbitrairement posés, avait accepté de la mettre en pratique : le machinisme, s'intégrant dans le système capitaliste orthodoxe, a été utilisé en vue de la fin que se propose ce système, à savoir l'accumulation sans cesse croissante de richesses, par une production sans cesse multipliée, mais sans que jamais ne soit posée la question essentielle, celle de savoir à qui ces richesses allaient profiter. Aux ricardiens qui raisonnent, fort adroitement d'ailleurs, sur les phénomènes de la production, Sismondi répond en s'en tenant aux faits, et, logicien et réaliste jusqu'au bout, refuse d'admettre qu'une source nouvelle de force se mue pour

les hommes qu'elle eût dû soulager en une source nouvelle de fatigues.

Si un système économique permet qu'un nouvel afflux de richesses et d'énergie soit pour le travailleur cause de pauvreté croissante et d'accablement, le procès est tout entendu : un tel système économique joue contre l'homme ; un tel système est à rejeter.

Cette constante volonté d'envisager dans leur incidence humaine les lois économiques amène encore Sismondi à considérer la question des périodes de transition. On connaît la position de l'école orthodoxe : Les exigences de l'économie règlent automatiquement, et du mieux de l'intérêt général, le volume de la population et des prix. Si un écart venait à se produire, engendrant un déséquilibre, il n'y aurait qu'à laisser agir la concurrence pour que, sans aucune intervention extérieure (laquelle ne saurait être que néfaste), pour que les prix naturels, qui sont aussi les prix les plus justes, se trouvent rétablis. Et devant ce chef-d'œuvre de mécanique, Bastiat et les optimistes de l'école entonnent de façon assez drôlatique un cantique d'action de grâces en l'honneur du Dieu des capitalistes libéraux qui a si bien agencé les choses.

En fait, appliquée aux salaires, la théorie se ramène à cette constatation, trop connue pour qu'il soit besoin d'insister : en cas d'essor économique, l'adéquation du volume de la population aux exigences du marché s'établira par une hausse momentanée du salaire. Cette hausse permettra à la population ouvrière de se reproduire avec une plus grande abondance jusqu'à ce que le nombre de bras offerts sur le marché de la main-d'œuvre, devenant égal au nombre des bras demandés, le salaire retombe et cette surproduction humaine momentanée se trouve de ce chef tarie.

En sens inverse, en cas de dépression économique, une demande de bras moindre provoquera un excédent de mortalité ouvrière qui rétablira, ipso facto, l'équilibre. On peut donc s'étonner de l'enthousiasme d'un

Bastiat en face d'un mécanisme qui exigeait, pour jouer, le décès par misère ou par inanition d'une partie, souvent notable, de la classe laborieuse.

Si l'on pousse plus avant l'étude de la question dans l'œuvre d'Adam Smith, on verra que selon lui, c'est la mortalité infantile dans la classe ouvrière qui est appelée à jouer le rôle de régulateur : Les classes pauvres, selon le penseur anglais, engendrent beaucoup plus d'enfants que leurs moyens financiers ne leur permettent d'en élever — « bestiale fécondité », dira plus tard l'économiste français Dunoyer en songeant à ces prolétaires prolifiques. Selon que l'on se trouve en période d'essor ou de dépression économique, ces moyens financiers seront plus ou moins abondants et la mortalité infantile variera en proportion inverse des ressources. L'on se trouve en quelque sorte en face d'un vaste réservoir humain dans lequel, à concurrence des besoins économiques et assuré que l'on est de disposer toujours d'un large excédent, l'on puise cette fraction d'humanité qui sera appelée à vivre ; le surplus étant destiné à périr, ce surplus dont Cournot dira que « les lois économiques le condamnent à une extinction graduelle ».

« Dans les sociétés civilisées, explique en effet Adam Smith, ce n'est que parmi les classes inférieures du bas peuple que la disette de substances peut mettre des bornes à la propagation ultérieure de l'espèce humaine. Et cela ne peut arriver que d'une seule manière : c'est quand cette disette opère la destruction d'une grande partie des enfants que produisent les mariages féconds dans ces classes du bas peuple ».

S'il s'était agi d'entités purement désincarnées, on voit très bien ce qu'un tel mécanisme aurait eu pour séduire. Mais il s'agissait d'hommes et le processus de transition consistait à condamner à mort tout ce qui excédait les exigences de l'économie : Résultat qui heurtait précisément en Sismondi cette idée que la fin dernière de la science sociologique est d'adapter l'économie aux besoins de l'homme et non point le volume des vies humaines aux besoins de l'économie.

Ainsi, repoussant les abstractions pour s'en tenir aux faits, Sismondi va se montrer à la fois réactionnaire et novateur dans les solutions proposées. Réactionnaire et novateur, car proposer des solutions que le lendemain, après quelles luttes et quelles souffrances, sera forcé d'accepter, c'est bien souvent emprunter à l'histoire des solutions anciennes et déjà éprouvées : la moralisation de l'économie, l'association corporative des travailleurs, à la condition de demander à l'expérience le moyen d'éviter le retour de ces abus qui ont motivé la crise de 1789, l'intervention et le contrôle de l'Etat, la garantie du travail. « Le temps viendra sans doute, écrit-il prophétiquement, où nos neveux ne nous jugeront pas moins barbares pour avoir laissé les classes travaillantes sans garanties, que nous jugeons nous-mêmes barbares les nations qui ont réduit les mêmes classes en esclavage ».

Au corporatisme, Sismondi veut emprunter la large faculté qu'avait jadis l'ouvrier de devenir maître. Et puisque la concentration des entreprises rend, stricto sensu, un tel espoir chimérique, il faut que l'ouvrier puisse valablement nourrir l'espoir de devenir un jour l'associé du patron: «Je désire que l'ouvrier industrieux ait devant lui la chance, presque la certitude, d'être associé à son maître ». Idée que les syndicats reprendront en quelque manière un siècle plus tard quand ils envisageront d'acquérir, par l'achat d'actions, un droit de contrôle sur l'entreprise : l'on peut se demander, d'ailleurs, si le fait d'associer de la sorte les intérêts des travailleurs aux intérêts patronaux n'aurait pas aplani bien des antagonismes. L'on peut se demander même si une telle participation ouvrière à la gestion et aux bénéfices de l'entreprise, participation demandée d'ailleurs dernièrement par les délégués ouvriers au congrès des Sablettes, n'est pas la clef du corporatisme de demain. L'âme du corporatisme est en effet une communauté d'intérêts entre le patron et l'ouvrier. Se heurtant trop souvent à l'hostilité patronale, le syndicalisme avait été amené à mettre l'accent sur leur opposition ; or, il est vain de nier qu'il y ait à la fois

et une opposition et une communauté : schématiquement, la recherche du profit unit l'employeur à l'employé, tandis que le partage de ce même profit les divise. Le problème, problème de physique sociale, consiste, si l'on veut passer du stade syndical au stade corporatif, à réduire le cœfficient de division pour accroître celui de solidarité. La solution envisagée un siècle plus tôt par Sismondi peut constituer la formule de l'avenir ; sauf à examiner — mais il ne semble pas qu'il y ait rien là d'insoluble — comment concilier le contrôle ouvrier et la liberté de la gestion patronale. A tout prendre, un contrôle par l'Etat des industries privées existe bien. Il est vraisemblable que le contrôle exercé par des ouvriers conscients de leur solidarité d'intérêts avec le patron ne sera pas plus gênant que ce même contrôle confié à un fonctionnaire indifférent et tatillon.

L'observation de la réalité sociale va amener encore Sismondi à bien des constatations que ses contemporains laisseront inutilisées, mais où iront puiser les penseurs de demain.

Déjà, il a entrevu, et son disciple Villeneuve plus nettement encore que lui, la doctrine du pouvoir d'achat des masses sur laquelle M. Roosevelt essayera de fonder l'économie américaine. Déjà, aussi, il a vu les dangers du paternalisme et ce qu'il y a d'inadmissible à compléter le salaire sous forme d'aumônes diverses : en quoi il se montre tout particulièrement novateur et traditionnaliste car, s'il anticipe sur la position ouvrière du siècle suivant, ils renouvelle une distinction fondamentale dans la philosophie scolastique entre le devoir de justice et le devoir de charité.

Déjà, enfin, il a reconnu le danger d'une spécialisation qui tendrait, sous prétexte d'aptitudes naturelles, à créer des nations de mono-culture et de mono-industrie. En théorie, sans doute, l'idée ne laisse pas d'être séduisante, mais, préfigurant List et l'économie nationale, préfigurant les autarcies contemporaines, il sou-

ligne qu'une telle division des économies risquerait de nuire à la souveraineté de chaque Etat.

La tendance du capitalisme libéral, fondé sur le principe de la concurrence totalement libre, c'est-à-dire totalement irréfrénée de scinder de plus en plus la société en deux classes antagoniques, prélude aux conflits sociaux futurs, entre une classe de capitalistes et une classe de prolétaires : « Les rangs intermédiaires, écrit-il, ont disparu : les petits propriétaires, les petits fermiers dans les campagnes, les petits chefs d'ateliers, les petits manufacturiers, les petits boutiquiers, n'ont pu soutenir la concurrence de ceux qui dirigent de vastes entreprises; il n'y a plus de place dans la société que pour le grand capitaliste et l'homme à gages et l'on a vu croître d'une manière effrayante la classe presqu'inaperçue autrefois des hommes qui n'ont absolument aucune propriété ».

En vain objecterait-on l'importance demeurée considérable de la moyenne et de la petite industrie. La remarque de Sismondi n'en est pas moins exacte dans son principe, à savoir la menace sur l'artisanat et la création au XIX[e] siècle d'une classe prolétarienne jusque là pratiquement inexistante.

Le corollaire obligé, solive maîtresse de la pensée marxiste, est le divorce du capital et du travail — « nous tendons à séparer toute espèce de propriété d'avec toute espèce de travail », engendrant la faculté pour le capitaliste d'exiger du travailleur une « mieux-value », disait Sismondi, bénéfice retiré de l'achat et de la revente du labeur humain.

« Le bénéfice d'un entrepreneur de travail n'est quelquefois autre chose que la spoliation de l'ouvrier qu'il emploie : il ne gagne pas seulement parce que son entreprise produit beaucoup plus qu'elle ne coûte, mais parce qu'il n'accorde pas à l'ouvrier une compensation suffisante pour son travail. Une telle industrie est un mal social ».

Cette citation, si elle apparente Sismondi à Marx

par le pathétique du ton, l'en distingue par l'étendue de la revendication.

Sismondi demeure au fond assez attaché à la traditionnelle notion *de juste salaire* et de *juste prix*. C'est un conservateur, mais un conservateur sagace et qui, au rebours de nombre de conservateurs affichés, se refuse à conserver ce qui défie à la fois la justice et le bon sens.

Et cette volonté de maintenir l'éthique au nombre des normes sur quoi doit s'appuyer l'économie marque le divorce profond entre la pensée sismondienne et la pensée marxiste, telle surtout qu'elle sortira codifiée des mains d'Engels.

Toute recherche scientifique implique en effet deux opérations : une observation qui met en lumière l'existence de faits, une induction qui révèle la loi.

Or, l'analogie entre Marx et Sismondi ne va jamais plus avant que la première de ces deux démarches.

Car un abîme, et un abîme dans l'ordre de la métaphysique, serait-on tenté d'écrire, oppose ces deux penseurs et la notion de loi économique se trouve changer complètement de sens selon que l'on s'adresse à l'un ou à l'autre. Marx observe les faits de l'humain et croit à la nécessité des lois que lui suggère cette observation. Physicien d'un nouveau genre, il codifie en vastes synthèses les phénomènes notés, auxquels il prête, selon le mot d'un de ses disciples, « la nécessité d'un processus biologique ». Méthode qui, appliquée plus tard par M. Charles Maurras aux réalités exclusivement politiques, et non plus économiques et sociales, donnera naissance à la « physique politique » que l'on sait.

Sismondi, lui, en use avec beaucoup plus de prudence. Moraliste jusqu'au bout, et par là dans la tradition, qu'il inaugure presque, du socialisme français, il ne tient pas pour nécessaires les faits observés dans la sphère de l'humain. Dans un tel domaine, les phé-

nomènes sont ce que les hommes les font. Sans doute, le machinisme a-t-il engendré le paupérisme. Mais n'allez pas croire que, pour lui, il soit de nécessité qu'une telle filiation se produise ; car, en réalité, ce n'est point le machinisme qui a véritablement engendré le paupérisme, mais bien le mésusage que, sottise ou égoïsme, les hommes en ont fait. Or, l'égoïsme et la sottise ne sont point choses nécessaires, du moins pour qui croit à la primauté de l'éthique.

Différence de points de vue qui va faire qu'au départ de constatations souvent identiques, les conclusions de Sismondi et celles de Marx emprunteront, sur le terrain des solutions pratiques envisagées, des voies totalement divergentes. Schématiquement, en face des abus auxquels aboutit le capitalisme libéral, Sismondi en exigera la suppression et demandera, s'il y a lieu, à la puissance publique d'y pourvoir.

En face de ces mêmes excès, Marx ne fera rien au contraire pour qu'ils soient amendés. Leur caractère de nécessité rendrait vaine une telle tentative de correction. Au surplus, puisque, dans sa vision, la forme capitaliste doit nécessairement engendrer un jour la forme socialiste, il souhaitera précisément au contraire que ces excès soient poussés au paroxysme afin de hâter l'inévitable évolution. La position de Marx en face de la lutte des classes est, à cet égard, symptomatique. L'approbation qu'il donne au libre échange ne l'est pas moins.

Sur ce parallèle, et pour succinct qu'il soit, nous laisserons là le praticien Simonde de Sismondi. S'il lui était donné de contempler les conséquences de l'inobservation de ses prévisions, sa bonté qui fut grande lui interdirait à coup sûr de goûter cette joie mêlée de fiel qui est la consolation amère des Cassandres.

Simplement, ce chrétien se rappellerait le mot du Père de l'Eglise, dans quoi tant de haute morale s'allie à tant de sagesse pratique : « L'intérêt des sociétés humaines y fait un devoir de l'amour ».

Jacques BÉNET.

TRANSFIGURATION

Je dis ton nom et ce n'est pas
Celui qui te nomme et t'accable.
Toutes les formes que tu as
Partout où tu dors, Innommable,
Vides, je les tiens dans mes bras.

Tu m'apportes mille visages :
Aucun n'est celui que je vois.
La multitude où tu t'engages
Me parle avec toutes les voix,
Anonyme, un même langage.

Un même sang nous brûle, et c'est
Celui qui fait un bruit de source
Dans la rumeur de ton baiser.
Il bat au rythme de ma course
Mais tu l'as déjà dépassé.

Tu es l'innombrable présence
Que je cherche — et tu es partout !
Ma prison, c'est ta délivrance...
Un grand secret jette entre nous
Sa lumière et sa transparence.

Dire ce nom que tu n'as pas,
Te nommer, ô mon Innommable !
Tu portes tes pas dans mes pas,
Ton pain et ton vin, sur ma table,
Nous font le seul corps que tu as.

Que suis-je ? Ta chair, ta substance,
Ton geste et ton entendement.
Le feu de ta prunelle danse
Dans mon regard, dans mon tourment !
Je suis ta souveraine absence.

Je n'ai plus besoin de ces cris,
Je n'ai plus besoin de ces flammes :
Tu m'habites et tu me dis
Les mots que je savais, sésames.
Grands ouverts sur ton paradis.

J'entre dans la maison vermeille
Et j'apparais dans la blancheur
Et l'innocence de la treille :
Ruissellement de la candeur
Sur la rose et sur ses abeilles !

J'entends ta voix, je vois ta main,
Je comprends le mot et le signe.
Je marche droit vers le certain,
Le meilleur, l'exact et l'insigne.
Tout ici commence et prend fin...

Un dieu tremble si je te nomme.
De tous tes noms, quel est celui
Qui distille en toi son arome ?
Miel et source, es-tu, dans la nuit,
Etoile encor, — mon seul nom d'homme ?

Aurore aux quatre coins du jour !
Ta forme obscure se délivre
Et rejoint l'unique séjour
Où, mortel, je confonds pour vivre
Tous tes noms avec mon amour...

janvier-février 1943. Louis EMIÉ.

LA PIPE DE JADE

Avant que la vieillesse n'ait obscurci ma vue et rendu ma main trémulante, pendant que je suis encore en état de rédiger un testament suivi de l'affirmation « sain de corps et d'esprit », je voudrais vous conter, moi qui n'ai rien à léguer, l'aventure qui m'advint entre tant d'autres, au cours d'une existence inutile. Il y a bien longtemps de cela, et, si le chemin parcouru depuis me semble médiocre, la conviction d'avoir été fait pour une vie brillante ne m'a jamais abandonné. Dans tous les jeux, dès que l'on s'aperçoit d'une erreur de distribution on ramasse les cartes et on recommence. Mais en cas de maldonne le destin est de mauvaise foi.

En ce temps là je m'apprêtais à franchir la ligne d'ombre de la trentaine, ce qui, si l'on en croit Joseph Conrad n'est pas une besogne tellement aisée. Les dégringolades irrémédiables attendent l'homme au sortir de ce passage symbolique, à moins que ne se révèlent à sa mesure, au contraire, les accessions de toutes sortes. J'avoue que je m'apprêtais à affronter cette ligne sans la moindre angoisse. Je pensais que l'avenir continuerait à être pour moi ce qu'avait été le passé et qu'à aucun moment je ne me trouverais en présence de l'Enigme, car n'en ayant jamais rencontré je serais dans l'impossibilité de la reconnaitre.

Je n'avais pas d'argent à perdre puisque je n'en possédais point, ni de déboires à redouter dans ma profession, pour la raison que je n'en exerçais aucune. Toutefois si cette aventure ne fit pas dériver le

cours de mon existence, elle signala mon passage sur la ligne d'ombre.

C'était une époque semblable aux autres où les malchanceux n'étaient pas moins nombreux ni les heureux plus acharnés à leurs travaux. On dormait bien dans les mansardes et mieux encore dans les chambres des palaces, à moins que l'on ne fut atteint d'insomnie ce qui a peu de chose à voir avec la situation de la pièce, l'élasticité du lit, les bruits de la rue ou la finesse des draps. Les gares étaient bondées malgré l'augmentation des tarifs ce qui me laissait indifférent car je déteste les voyages. Bref le monde s'ennuyait autant que de nos jours.

Le matin où commence cette histoire, je me souviens que j'étais dépourvu d'argent au point de m'être condamné à scruter les trottoirs dans le but d'y découvrir quelque monnaie perdue. Souvent ai-je trouvé de menus subsides à même le sol, et le renouvellement de cette coïncidence ne m'a jamais surpris, car je sais que le vent souffle où il veut.

Or, à la hauteur de la rue des Saint-Pères, je ramassai dans le ruisseau un objet brillant que je reconnus pour être la plus singulière pipe qu'il m'ait été donné de voir. Son fourneau de porcelaine se terminait pas un tuyau de jade, dont le vert, pour le moins qu'on puisse dire, est qu'il tirait l'œil à vingt pas à la ronde. Ne voulant rien laisser au hasard je mis ma trouvaille dans ma poche.

Je rencontrai bientôt après un ami, qui me retint pour déjeuner. Au café, cédant à un mouvement de vanité absurde, je lui fis admirer ma pipe. Il s'extasia sur mon flair de dénicheur, et malheureusement ne s'en tint pas là. Il voulut à toute force me voir tirer sur ce calumet. Je dus céder devant son obstination, et, après un nettoyage sommaire, bourrai la pipe de jade avec le tabac qu'il me présentait, puis l'allumai en surmontant un léger dégoût. Toutefois, je constatai, dès les

premières bouffées, que l'inconnu qui en avait usé avant moi, était une fine langue. L'arôme de ma fumée n'était pas altérée par le moindre goût de brûlé. Cela me rasséréna et si vous êtes trop peu amateurs de pipes pour apprécier ce sentiment, considérez, par exemple, si vous étiez contraint de boire dans le verre d'un inconnu, le soulagement que vous éprouveriez à constater qu'il s'agit d'un raffiné au lieu d'un butor.

Après avoir flâné sur les boulevards, mon ami me quitta pour retourner à ses affaires. Je secouai le fourneau de ma pipe contre la paume de ma main et rentrai chez moi d'un pas dégagé. L'après-midi s'avançait. Lentement se dissipait l'euphorie de l'agape. Je montai d'une traite mes six étages, et, soudain, les poches de mon veston me semblèrent étonnament lourdes. J'y portai la main, et, avec une stupéfaction qui me cloua sur place, en retirai un portefeuille et deux montres en or avec leurs chaines.

J'étalai ces trésors sur la table. Malgré son caractère d'abondance cette énigme n'était pas dépourvue de cruauté. J'ouvris le portefeuille. Avec nombre de papiers sans intérêt il contenait plusieurs billets de cent et de mille francs.

*
**

Un ami dont j'appréciais le savoir assurait que la France était un pays de concierges.

« Il n'y a qu'à Paris et quelques grandes villes de « chez nous, affirmait-il, que champignonne ce para- « site. J'ai visité les capitales du monde entier — je « crois qu'il se vantait mais il m'était impossible de « le confondre — et je n'ai nulle part rencontré cette « faune malsaine. »

Il concluait sa péroraison en déplorant que l'esprit français s'accomodât de l'esprit concierge au point d'en perpétuer la race — « Le grand Siècle n'a-t-il pas donné l'exemple ? s'indignait-il. Il y a du concierge dans Louis XIV, et que dire de Saint-Simon ? »

Moi, peu m'importait que ma concierge dût sa survivance à cette épiphane lignée. Je ne demandais qu'à passer inaperçu devant sa loge pour n'avoir pas de précisions à fournir sur la manière dont je comptais m'y prendre pour payer mon terme.

Je sais que tout le monde a plus ou moins peur de sa concierge et qu'on ne la flatte que par lâcheté : On l'achète mais on ne peut s'y fier.

En devenant l'amant de la sienne mon ami avait cru résoudre le problème. C'était une jeune femme d'origine slave dont le charme ajoutait assez d'agrément à la combinaison. Mais un jour, le mari, un gars du bâtiment, ayant été instruit de ses manigances, lui infligea une correction épouvantable et le mit en demeure de quitter les lieux.

Ce fut donc la crainte du cerbère qui me fit commettre une action que je laisse au moraliste le soin de juger. Je ne me dissimulai pas le caractère désinvolte de mon geste, et me persuadai qu'il ne s'agissait que d'un emprunt, dont celui qui m'avait fait malgré moi le dépositaire du trésor devait assumer les risques. J'enfermai les montres dans un tiroir, et y joignis le portefeuille après avoir transféré dans le mien une partie des billets qui l'alourdissaient. Il prit aussitôt un aspect plus rassurant, plus proche, partiellement délesté de son pouvoir de tentation. Je me sentais dans l'état de l'homme à qui vient d'être infusé un sang neuf.

Je descendis et, bardé d'assurance, affrontai ma concierge. Je lui fis redresser son jugement sur ma personnalité, puis, allégé, je pénêtrai dans la ville qui s'apprêtait à l'innocence du printemps.

A cette époque, je tâchais de gagner du temps en ne courant pas après celui qui était perdu, et les heures sans nombre étaient devant moi. Les distances s'établissaient et le hasard reprenait l'attelage en mains. A chaque carrefour je retrouvais la ville et je glissais le long des trottoirs familiers. Toute conception de mérite

se dissipait dans le matin et je songeais avec allégresse que personne ne m'attendait. C'était comme le réapprentissage d'une liberté et les ennuis semblaient aussi lointains que les brouillards de novembre. Délibérément la saison retrouvait sa résonance, et la soif à s'apaiser. Je me remémorais des noms, des aventures par de semblables détours, lorsque le printemps chante sur la ville sa chanson d'oiseau en cage.

J'avais adopté l'habitude de remettre à la veille ce que je pouvais faire le jour même, et cette méthode me délivrait des obligations qui empoisonnent les lendemains. Quand, au lieu de se laisser tourmenter par l'ennui d'une démarche, on parvient à la rayer de son avenir, en considérant qu'elle a échoué, les heures à naître paraissent immédiatement plus promptes à être cueillies. Il n'est que de rejeter ses préoccupations dans un espace déjà franchi, et de laisser le temps établir entre elles et soi, la protection progressive de la distance.

Ainsi aurai-je pu traverser la vie en demeurant hors de l'atteinte des activités qui consument. L'échec même, perd toute signification, pour qui se détourne de sa route.

Néanmoins durant les jours qui suivirent, la nécessité de prendre une détermination se précisa. Le compromis ne dure qu'un temps, à moins qu'un fait nouveau ne le fasse rebondir.

Ce fut justement ce qui m'arriva lorsque je constatai, en m'asseyant à la terrasse d'un restaurant, la présence d'un portefeuille dans chaque poche de mon veston.

La permanence du miracle cessa de me faire croire au caractère miraculeux de l'aventure, et je réalisai avec ennui que si ces objets se trouvaient dans mes poches c'est que quelqu'un les y avait mis. La soirée, tout à coup, me sembla remplie de menaces.

Je rentrai pour inventorier ces présents. Je me sen-

tais mal à l'aise, et regardais constamment derrière moi, m'attendant presque à être suivi.

Le premier portefeuille, le plus gros, contenait des photographies grivoises, des reçus à en-tête d'une boucherie, des lettres portant l'adresse de la Poste Restante, et dix-sept mille francs.

Le second, riche de quinze louis seulement, appartenait à un journaliste dont je connaissais le nom. Sa carte de Presse, des pièces professionnelles me le révèlaient.

Je ne pouvais qu'atermoyer. Ce que je fis en me levant tard, le lendemain. Cependant le destin veillait. Ce fut lui qui me conduisit vers un kiosque pour y acheter entre cent autres le journal révélateur. Parmi les échos je lus un entrefilet qui disait à peu près ceci :

« A monsieur mon pikpocket. Hier matin, vers dix « heures, vous m'avez délesté de mon portefeuille, « sur la plateforme de l'autobus BJ. Je ne vous re- « proche par l'exercice d'une profession illégale, car « je sais que, dans la vie, on ne choisit pas toujours « son métier. — Mon portefeuille ne contenait que « trois cents francs. Gardez les pour votre peine. Mais « il s'y trouvait aussi des papiers qui ne sauraient avoir « pour vous le moindre intérêt et qui sont pour moi « de la plus grande importance. Ma carte profession- « nelle, en premier lieu. Soyez assez aimable, mon « cher pikpocket, pour me retourner ces pièces au « journal. Leur perte me causerait toutes sortes d'em- « barras. Bien entendu aucune plainte n'a été ni ne « sera déposée. Je fais simplement appel à votre bon « sens et à votre équité. »

Suivait un nom qui était loin de m'être étranger. « C'est un homme d'esprit pensai-je. Bien entendu je lui renverrai son portefeuille intact. »

Mais, du coup, l'aventure perdait sa saveur. Comme un roman policier où j'eusse, dès l'abord, découvert le coupable, je négligeai de feuilleter le livre plus avant.

Je sentis poindre un ennui comparable à celui qu'apporte une lecture fastidieuse.

La pensée, néanmoins, que la solution la plus facile coïncidait avec mon désir de tranquillité, me convainquit d'agir sur le champ. Je fis un colis du portefeuille et le confiai au plus proche bureau de poste. Ces gestes me permirent de gagner la fin de la matinée, et je décidai d'aller moi-même, dans l'après-midi, pour donner un but à ma promenade, rapporter le second portefeuille comme s'il se fut agi d'une trouvaille. Je connaissais peu le quartier de ce boucher galant. C'était du côté des Buttes-Chaumont. Je pourrais, au retour, voir comme l'air est doux sous les arbres du parc.

Bien sûr, je n'avais jamais cru qu'il s'agissait d'une pipe enchantée qui prodiguait les bienfaits à celui qui savait la manière d'en tirer des bouffées incantatoires, mais combien cette formule eût été plaisante ! Hélas, déjà en ce temps-là, le rationnalisme des hommes avait tordu le col aux fées, et il ne se produisait plus de miracles que dans le secret des cœurs.

La pipe de jade n'était que le signe de ralliement d'une bande de malfaiteurs. Je savais que le maitre pikpocket opère avec plus de sécurité si un assistant l'accompagne. C'est à ses poches qu'il confie aussitôt ce qu'il vient d'extraire de celles de ses clients. Le rôle de l'assistant consistait à signaler sa complicité en fumant une pipe de jade dont le modèle ne pouvait occasionner de confusion.

Moi, innocent, je fumais, dans la rue ou sur la plateforme de l'autobus, cette pipe que le hasard m'avait mise entre les dents, et pikpockets de se délester de leur butin sur mon passage, pour voler vers d'autres opérations, sans porter sur soi, en cas de malchance, les preuves de leurs activités.

Mais le complice ne se devait-il pas de déposer au siège du club, les objets récélés ?

Sans doute des sanctions étaient-elles prévues pour celui qui se permettait d'en détourner une partie ?

Que je le voulusse ou non, j'étais un complice de la bande. On ne tarderait pas à s'apercevoir de la supercherie. Peut-être avait-on déjà signalé mon intrusion au sein de la collectivité ? Comment s'y prendraient ces messieurs pour résoudre cet abus de confiance ? Quel châtiment n'allais-je pas attirer sur ma tête ?

Je courus m'enfermer chez moi et jetai la pipe au fond d'un tiroir. De la journée je n'osai mettre le nez dehors.

Le lendemain je constatai que, loin de me porter conseil, la nuit n'avait fait qu'accroitre ma perplexité. Je résolus d'aller restituer le second portefeuille, celui du boucher. Je changeai de vêtements, et descendis dans la rue pour arrêter une voiture. Il n'était plus question d'aller flâner dans le parc des Buttes-Chaumont.



En dépit de son mauvais goût la maison du boucher me parut opulente.

Au-dessus de l'agitation de la boutique, des fenêtres aux rideaux de dentelles révèlaient l'ordonnance d'un foyer exempt de soucis. Un air de piano s'en échappait. Sans doute le boucher possédait-il une fille qui était sa fierté. Il n'avait rien épargné pour son éducation.

Je pénétrai dans la boutique où s'ammoncelait la viande fraiche. Un instant je me pris à rêver devant un quartier de bœuf suspendu par la cuisse à un crochet de fer. Un poète de mes amis inspiré par la vision d'un bœuf écorché avait écrit sur ce thème quelques vers que je trouvais particulièrement bien venus. Je tâchais à me les remémorer lorsqu'un garçon que sa veste de toile aux rayures bleues et son tablier maculé

de sang désignaient comme un employé de la maison, vint me tirer de ma contemplation en me demandant si je désirais un morceau dans le filet ou dans l'entrecôte.

— Je voudrais, lui répondis-je, parler à votre patron. C'est une affaire personnelle...

La bouchère assise à la caisse m'entendit et vint à moi, en ramenant un châle sur ses épaules.

— Mon mari ne va pas tarder à rentrer, me dit-elle, voulez-vous l'attendre ? » Je lui assurai qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle. Souriante, elle me fit monter au premier étage et ouvrit la porte du salon. Le tapis était rouge. Sur la cheminée, sur les meubles s'étalaient à profusion des bibelots aux sujets conventionnels.

— Vous avez là de jolies choses, madame, déclarai-je, en m'asseyant.

Mais la curiosité de la bouchère fit tourner court ma tentative de conversation sur l'ameublement. Elle n'eut de cesse qu'elle ne m'eût arraché le motif de ma visite. Je lui tendis, sans mot dire, le portefeuille du boucher. Elle s'en empara promptement.

— Vous l'avez trouvé dans la rue n'est-ce pas ? » murmura-t-elle avant de l'ouvrir. La fébrilité faisait trembler ses doigts que boudinaient les bagues.

Et, soudain, un sentiment de culpabilité me brûla les joues. Par quelle négligence, quelle légèreté avais-je mis entre les mains de cette femme des lettres que son mari se faisait adresser poste-restante, des photos grivoises, tout l'arsenal capable d'anéantir une sérénité conjugale ?

Je détournai la tête et mes yeux rencontrèrent le sourire d'un berger de porcelaine qui tenait par la taille deux bergères en robes à paniers. J'en vis un autre qui, un doigt sur les lèvres me lançait un tardif avertissement. Partout je ne rencontrai que des motifs de sèvres aux décourageantes attitudes.

Alors je baissai vers le tapis mon visage pourpre qui,

tel le caméléon, devenait impatient de dissimuler sa présence, en adoptant la couleur de l'ambiance la plus proche. Mon fauteuil bas favorisait la métamorphose. Je me fondais éperduement dans l'éclat du tapis. Son incarnat me fascinait. J'eusse voulu pouvoir y enfouir le front.

La porte s'ouvrit et un homme puissant apparut. « — On me demande ? » fit-il gravement. Avec sa face couperosée, ses sourcils épais, ce colosse avait un regard d'enfant.

« Il ne se doute de rien » pensai-je, et d'un signe de tête je lui désignai le portefeuille dont le contenu s'éparpillait sur les jupes de la bouchère.

« Ah ! s'écria-t-il, où l'avez-vous trouvé ? Donne-moi ça, Clémentine. » Et il avança une main énorme.

Mais Clémentine enfouit avec vivacité les papiers dans son corsage, puis se leva, posément, en femme forte qui n'ignore pas ce qui lui reste à faire. De son giron une photo glissa, qui représentait une jolie fille en déshabillé. Dans un coin, on apercevait une dédicace qui devait en dire long.

Je me levai à mon tour. Muette, Clémentine toisait son époux. Cette femme, néanmoins, n'avait pas la vocation du drame.

Mais le boucher secoua la tête. « Clémentine, tu ne sais pas vivre ! » affirma-t-il avec hauteur. Sous le coup du maître-mot, elle perdit l'avantage.

— Ah, continua le boucher en s'animant, ça me fait peine de te voir comme ça ! Monsieur se dérange pour venir jusqu'ici, perd sa journée, est honnête comme on n'en fait plus, me rapporte dix-sept mille francs — c'est quand même quelque chose — des reçus qui représentent dix fois plus, et tu ne lui dis même pas merci. Non, tu ne sais pas vivre ! »

Momentanément il avait gagné.

On s'empressa. Je ne refusai pas l'invitation à déjeuner et me mis, avec confiance, sous la protection de la boucherie.

Nous sortîmes, le patron et moi, pour aller boire l'apéritif. Avec lui je ne craignais rien. Il m'amena place du Danube, aux détours de fraiches ruelles. Par dessus les murs on apercevait l'élan des jardins.

Nous nous assîmes à l'ombre d'une terrasse et les confidences ne chômèrent pas.

Pour conclure il m'avoua qu'il aurait mieux valu que son portefeuille fut tombé entre des mains malhonnêtes.

« — Ce n'est pas votre faute, crut-il bon d'ajouter, mais voyez à quoi servent les scrupules. »

Je le réconfortai de mon mieux et lui promis de parler à Clémentine, en ce sens, au cours du déjeuner.

Je fus admirablement traité. Clémentine avait tenu à faire oublier le jugement du patron.

On me présenta la jeune fille. Au dessert elle joua un morceau de piano en mon honneur, avant de se rendre au lycée.

Les liqueurs me mirent en verve. Après avoir fait mes compliments à Clémentine, j'abordai, sans plus attendre, le thème de la vertu. Je le pris à l'origine ou du moins je le crus, avec une ou deux citations grecques, puis je n'eus qu'à m'écouter parler. Les pères de l'Eglise nous retinrent dix bonnes minutes.

Clémentine en perdait la respiration. Le patron écarquillait les yeux. Jamais il n'en avait tant espéré. A coup sûr je l'aimais, la vertu. D'ailleurs, ne l'avais-je pas prouvé ? Après avoir traversé l'impératif catégorique, le positivisme et la troisième forme de l'activité transcendentale, ma patelinade tourna court, et je gagnai du temps en allumant un autre cigare. Enfin, tenant à mes hôtes un langage intelligible, je pris sur moi tous les griefs de Clémentine envers le patron, et, comme elle se récriait, je lui imposai silence d'un geste.

Si j'eusse été malhonnête au point de conserver ce portefeuille, elle n'aurait jamais été instruite des fre-

daines de son mari. Or, mes scrupules avaient occasionné dans leur maison un malaise plus considérable que celui d'une perte d'argent et de papiers commerciaux. Donc n'avais-je pas eu tort de suivre l'instinct de ma conscience ? Il importait que Clémentine me rassurât formellement. Elle le fit d'une voix embarrassée et je ne me déclarai pas satisfait. Je voulus qu'elle me jurât séance tenante que cette façon d'agir me valait son estime et qu'elle saurait rester au-dessus des contrariétés qu'elle lui avait occasionnées. Je piétinai dans les lieux-communs de l'austérité du devoir, puis me levai pour partir.

Sincèrement je pensais avoir fait mon possible pour pallier ma maladresse. Mais comme celui qui aurait voulu réparer la brèche d'un mur en comptant sur l'abondance du matériau pour suppléer à son inexpérience, je me sentais constellé d'éclaboussures et incertain de la solidité du travail. Néanmoins j'avais comblé un vide, submergé Clémentine et le patron sous le fatras de mon bavardage et, nonobstant les bavures, tant bien que mal procédé à un replâtrage.

Ils m'accompagnèrent jusqu'au seuil en me faisant promettre de revenir.

Dans l'après-midi finissante j'enfilai des venelles au hasard de ma flânerie, et ceux qui me cherchaient n'eurent aucune peine à me trouver.

Le premier, petit homme grêle, vêtu avec audace, avait un aspect de gentleman douteux. Il me désigna d'un mouvement de sa canne. L'autre se caractérisait par un faciès de boxeur. Ils venaient à ma rencontre, et leur mimique les trahit. La rue était déserte. Je tournai les talons et me mis à filer dans la direction d'une avenue passante que je me souvenais avoir traversée quelques minutes plus tôt,

Je m'efforçais de régler ma course comme quelqu'un de méthodiquement pressé. J'atteignis sur l'avenue. Un taxi maraudait au raz du trottoir. Je le rattrapai en quelques foulées ?

Mais au moment où je claquais sur moi la portière, j'aperçus mes poursuivants déboucher d'une rue transversale.

Une vérité géométrique mentionne que pour être vu d'un point donné il faut que ce soit réciproque. Au temps de mes années de collège, j'eus une controverse à ce sujet avec mon professeur de mathématiques. Comme il me reprochait de ne pas l'avoir salué, en ville, et que je soutenais ne l'avoir pas vu : « Impossible, monsieur, s'écria-t-il. Je vous ai vu, donc, vous m'avez vu ! ». En avions-nous rigolé, mes camarades et moi.

Or cette assertion n'était pas si sotte, je le constatai à mes dépens, hélas, et mes poursuivants ne me virent que parce que j'avais pu les voir.

Un instant après leur taxi suivait le mien. Je ne lui accordai qu'un coup d'œil. Il n'était, maintenant, que d'attendre d'être arrivés, pour décider de la manœuvre. L'une devant l'autre les voitures traversèrent Paris. Je priai le chauffeur de se contenter de ralentir à la hauteur du numéro indiqué, réglai le montant de la course, puis, au moment voulu, sautai de la voiture en marche. L'élan me propulsa jusque devant ma porte. Je me ruai dans l'escalier.

Lorsque j'ouvris ma fenêtre pour inspecter la rue, j'eus conscience de mon avantage. Vus du sixième, mes adversaires paraissaient ridicules. Ils m'épiaient sur le trottoir d'en face. Je ricanais, jouant l'étonnement.

Ils prirent le parti d'aller s'asseoir dans un café voisin d'où ils pouvaient continuer leur surveillance. Qu'attendaient-ils pour m'assiéger ? Je me sentais dans une sécurité de place forte. A mon tour je les observai.

Le gentleman déploya un journal, se déganta, mit son monocle. Avec son allure de pikpocket international il ne manquait pas de pittoresque. Le boxeur, d'un coup de pouce, rejeta son chapeau sur la nuque.

Le tablier blanc du garçon, le disque du plateau,

les verres sur le guéridon de marbre, les gestes de ces petits personnages, m'amusaient comme au théâtre de marionnettes. Le rideau devait tomber sur un dénouement facile.

J'allai chercher la pipe de jade et, la levant avec ostentation, repris ma place à la fenêtre. Le boxeur sursauta et poussa du coude son compagnon. Le gentleman abaissa son journal et son monocle lança un éclair.

Alors, délicatement, je lâchai la pipe. Nous la regardâmes tournoyer devant les fenêtres indifférentes. et se pulvériser sur le trottoir. Dans un rayon du couchant ses mille éclats scintillèrent comme une incantation qui s'évapore.

RENÉ-MASSAT

PAS MÊME L'AMOUR

1.

Dans la main, la tête ouverte est belle
de toute sa boue ensanglantée
et la mémoire refait en vain un regard
qui n'a plus de poids, ni de cils.

Le corps, poignant de désirs, tourne dans la ville
en se heurtant aux jambes qui montent vers les femmes
jusqu'au point où la chair se partage en un sexe
et la terre, à tous les étages, fait l'amour sans amour.

Une femme entr'ouverte chevauche la ville :
pas un cri ne soulève la tuile d'un toit,
pas une main ne donne l'alarme dans les carreaux,
pas un mur n'écarte sa bouche serrée.

C'est alors qu'au milieu de la nuit s'ouvre
un grand trou qui est peut-être la mer,
qui est peut-être une montagne
et qui cherche, pantelant, un peu de jour.

2.

Quelque part, dans une maison calme,
le soleil passe à travers les volets
et la poussière, se croyant seule, se met à danser
sans autre bruit que celui que fait un insecte.

Il y a bien au loin le cri d'un enfant
ou celui d'un chien oppressé de solitude
et contre les murs des vieillards morts depuis longtemps
respirent un peu de la fumée de leurs pipes.

Il n'y a plus soudain dans le jour immense
qu'un bourdon désorienté qui se cogne aux fenêtres,
qu'un oiseau qui, las de ne pouvoir toucher le ciel,
retombe comme une feuille au milieu des blés.

Et la chambre plus profonde que le monde
se tient dans l'ombre auprès de la porte
avec un cœur qui a cessé de battre
parce qu'il n'y a plus de soleil dans les volets.

3.

Je ferme les yeux pour que la mort
se cerne d'elle-même et qu'il courre
dans le vent des pas inoubliés
et des sources brisées de soleil.

La lumière foule le monde
sans jamais rencontrer la mort
qui arrive d'au-dessus des moissons
oubliant qu'il s'y trouve des faucheurs.

Et l'ombre, racine autour des murs,
ne peut sortir par la fenêtre
parce que la mort la retient
comme la terre retient les arbres.

La clarté des lampes touche à peine les objets
de peur de les voir remuer
et, dans une pièce qui tient la place
d'une ville, l'eau d'un robinet

tombe goutte à goutte jusqu'à la fin du monde
et il semble, après chaque silence,
qu'il s'agit d'une montagne toujours plus haute
qui se défait pierre par pierre.

Lucien Becker.

ENCORE PEGUY

Chaque mois qui passe depuis l'évènement de 1940 voit croître la gloire de Péguy. Il y aura peu d'exemples dans la littérature d'une œuvre qu'une épreuve historique aura si fortement servie. Elle est devenue éclatante. A l'heure où mourait Péguy, naissaient ceux qui viendraient à point pour le comprendre. Encore leur faudrait-il subir auparavant une défaite, en manière d'initiation ou de baptême.

Cette phase posthume de sa carrière (cette portion de sa carrière éternelle) illustre comme prophétiques les déclarations du plus admirable de ses livres : *Clio*. Etre daté, que chaque homme soit daté, qu'il y ait, entre l'esprit que sa spiritualité sépare de l'histoire politique, et cette histoire elle-même, des rapports souterrains, brusquement mis à jour par l'évènement, telle était la pensée de Péguy. L'évènement roulait dans sa vague, humblement et mystérieusement une signification jusque là cachée. Il l'a déposée, désormais évidente et resplendissante, aux pieds de Clio, comme un hommage au génie d'un homme. Une fois de plus, une liaison s'est tragiquement opérée entre l'esprit divinatoire et le destin de la communauté, entre la connaissance d'un seul et l'obscure germination des faits du monde.

Maintenant que la lourde pâte du style de Péguy est devenue légère et nourrissante, on ne saurait s'étonner qu'une abondante littérature déferle. Parmi les témoignages les plus récents, et en attendant ceux qu'on nous promet (Romain Rolland, Gillet, d'autres

encore), une place doit être faite au livre d'Albert Béguin. C'est un essai de cent vingt pages, apparu dans la robe d'azur des *Cahiers du Rhône*, luxe et clarté, eau, ciel et glacier, rafraîchissante et ravissante en notre désert. La part que prend Béguin ici-même depuis dix ans est trop grande pour que j'insiste sur sa personne. Il me suffira de rapporter le mot que je cueillais l'autre jour sur les lèvres de l'ermite de Saint-Benoit, dans la cellule où l'étoile est plus que jamais éclairante, mais douloureuse. « Il n'est pas, me disait-il, de critique plus que Béguin adéquat à la poésie ».

L'essai s'intitule *La Prière de Péguy*. Il se place résolument, par là même, dans un climat de ferveur chrétienne et d'obédience catholique. Un triple hommage doit être rendu à la qualité de l'œuvre : perspicacité de l'analyste, chaleur de sympathie envers la pensée de Péguy, sobre densité de l'écriture.



Pour Béguin, l'existence personnelle de Péguy se résume « en une progressive ouverture de cette âme à l'esprit de prière ». Identifiant déjà l'inspiration poétique à l'élan religieux, il distingue le penchant naturel de toute oraison « à s'épandre en litanie ». C'est pourquoi, dans la seconde partie de son étude, il traite techniquement, à propos de Péguy, de cette forme d'expression. Il note judicieusement que « l'esprit de l'adorant est sans cesse reporté de l'un à l'autre des deux éléments constitutifs de sa prière : celui qui se répète et celui qui varie », et qu'ainsi la litanie est à la fois « contrainte et délivrance ». Il y voit « l'instrument d'une discipline » en même temps qu'une « ouverture de l'âme à son objet propre ». La répétition, dit-il encore, semble n'avoir plus d'autre fin que de provoquer cet état d'accueil où le poète sent descendre en lui les riches présents des images ». Chez Péguy, la répétition verbale, entrecoupée de

variantes, « tend à *déraciner* ensemble l'esprit et les choses de l'indifférence usuelle où les immobilise l'habitude pour les insérer dans l'ordre supérieur et vivant de la poésie ». Par là, le génie de Péguy mettait en œuvre sa propre doctrine et, comme avait déjà fait Bergson, forçait son verbe à donner premier témoignage de sa philosophie. Béguin a bien fait de souligner, au passage, que la maîtrise poétique de Péguy étend l'efficacité de la litanie et de la suggestion sonore à un immense ensemble de strophes. Son « étrange méthode » raccourcit en quelque sorte ses interminables poèmes (Eve par exemple), dans une unité de verbe et de vision.

Cette partie de l'étude de Béguin vaut donc comme une première contribution sérieuse à l'exégèse proprement littéraire que les professeurs vont entamer. Il est temps, en effet, de passer de l'homme à l'œuvre, d'entreprendre cette conquête et d'encourir ce risque.

La première partie de l'essai est au contraire plus près de l'analyse psychologique que de l'examen littéraire des textes. Elle met en lumière quelques thèmes importants de l'itinéraire poétique de Péguy, orienté d'ailleurs par les sollicitations grandissantes et enfin victorieuses de la foi. C'est d'abord l'angoisse du temps. « Pour Péguy, dit Béguin, rien ne sera résolu tant que n'aura pas abouti sa quête d'un lieu intérieur, d'une position de la conscience à partir de laquelle *le temps* perd son caractère de fatalité destructrice ». Il est bien évident que l'un des seuls remèdes au désespoir de vieillir est la promesse d'une vie éternelle. La vue des déchéances humaines et la perception en soi-même, sur soi-même, des symptômes de déclin ne sont supportables que comme la difformité monstrueuse de la grossesse, qui aboutit à l'enfantement : la mort pour une autre naissance, pour la naissance définitive. Entre les deux Testaments, entre ces deux pans d'humanité, le Christ surmonte les déroulements his-

toriques. Il justifie, il unifie tout : l'antérieur, l'instant présent et le futur dans le ciment de l'éternité. Aussi bien, ne s'agit-il plus, chez Péguy, de pleurer sur le passé, mais d'intégrer tous les évènements dans une nécessité absolue, dont la conséquence immédiate est que la foi et l'amour puissent donner aux dogmes la force d'absorber le temps.

Oui, le christianisme est l'instrument spirituel de toutes les liaisons, de toutes les résorptions d'angoisses et de dilemnes. C'est là ce que voulait dire Novalis lorsque, dans *les Disciples à Saïs*, le Maître pose une petite pierre au point où se rencontrent toutes les lignes. Par une de ces subtilités admirables, qui prennent tout à coup une terrible profondeur, le système chrétien trouve toujours de nouveaux points de jonction. On s'aperçoit ainsi que l'angoisse du temps est la même que l'angoisse du péché. Car le péché est la maladie de ce qui nait, dure, décline et meurt. C'est un autre aspect du vieillissement, puisque c'est aussi la perte de la fraîcheur, la maculation du blanc pur. En ce sens, le péché est la rançon de la vie et la vie est tout entière péché. L'invention suprême du christianisme est d'avoir mis les créatures hors d'état d'échapper à la contrition, c'est-à-dire à la vocation du rachat et à la rencontre du Rédempteur.

Dès lors que « l'acte *historique* de Jésus fut dintégrer le péché dans le mécanisme du salut », la révélation chrétienne impose deux devoirs principaux à l'âme ralliée : imiter la Passion du Christ pour se placer dans le programme et dans les récompenses de la rédemption ; assumer pleinement l'incarnation pour surmonter le dérisoire déroulement de la vie. La philosophie chrétienne de l'histoire découle de là : « par l'incarnation, écrit Béguin, l'abîme entre l'éternité et le temps a été franchi une fois, mais une fois qui n'est pas enfermée en un point des âges, une fois qui transfigure tous les instants ».

Il devient ainsi possible au chrétien de célébrer le monde, ce monde dont l'exubérance était auparavant païenne et scandaleuse. Toujours tentatrice, la chair est vaincue d'avance pour l'éternité, elle est condamnée magnifiquement à toujours redevenir esprit. Entre le néant et la vie éternelle, il y a la vie des créatures. C'est à cause des créatures que l'œuvre de Péguy est toute « présence » et qu'elle « restitue la création entière à sa mission de témoin du Créateur ». Sur ce plan, Claudel est le grand rival, et sans doute le grand inventeur : son *magnificat* a précédé celui de Péguy ; il est en tout cas apparu plus tôt, comme révélateur et génial, aux yeux du chrétien moderne. D'ailleurs, ce qui constitue pour moi l'inspiration essentielle de Péguy n'est pas tant le débat entre le temps et l'éternité que le combat entre la charité et la contemplation. C'est même à la clarté de ce feu dévorant qu'il montre « l'intelligence la plus exacte des dogmes chrétiens ». Rien n'empêche, en effet, — pas même son mouvement de familière défense — que Péguy soit considéré comme un Père de l'Eglise, mais comme un père qui rappellerait fortement l'Eglise à sa vraie ligne et à son commandement transgressé. Il n'en est pas moins vrai qu'en tant que poésie cette œuvre d'apologétique et de célébration atteint « le réalisme profond de la connaissance mystique ». Ennemie des libidos et des magies, elle réinvente, pour l'offrir au spirituel, la saine saveur de l'objet concret, le poids charnel de la créature.

Par cette route d'une conversion, Béguin arrive peu à peu à sa conclusion. « La prière, dit-il, est la conscience bienheureuse de la victoire du Christ incarné sur l'imperfection du créé ». Evidence qui ne parait si merveilleuse que par le tremblement de ferveur dont le chrétien est agité. Car la prière est aussi, et sur la voie même que choisit Béguin, un désaveu de la conscience. La litanie n'est-elle pas un instrument d'hypnose, destiné à faire du poète ou du récitant une

sorte de médium en communication avec Dieu ? L'importance que Péguy donne à la nuit, l'envoûtement qu'elle exerce sur lui, comme sur tous les poètes mystiques, décèlent le vœu ardent d'assoupir les lucidités. Il sait bien qu'au vieillissement et au péché, il faut encore ajouter la connaissance. Ce sont les trois fruits de la même branche, cueillis tous trois au vieil arbre du bien et du mal. Sous le signe de la loi, l'homme lutte constamment contre son intelligence ; il aspire à se réfugier en Dieu, à proclamer la simplicité pour les choses, la discipline pour les actions, la calme naïveté pour les pensées. Tout cela par paresse, lâcheté peut-être devant la nécessité de concevoir ce monde inintelligible et d'assumer pleinement cette incompréhensible vie.



Je ne saurais maintenant me dispenser de faire, à l'occasion de cet article, une manière de réponse à Albert Béguin. En plus d'une page de son livre, soit directement, soit par allusion, il combat avec vivacité l'étude que j'ai, voici trois ans déjà, composée sur Péguy. Ces flèches ne me laissent pas insensible. Je mesure le premier ce qui manque à un essai où l'homme, la vie et l'œuvre ont ensemble trouvé place, parfois trop petite place. Péguy appelle maintenant toute une série d'exégèses qui n'épuiseront que lentement sa richesse, sa diversité, son étrangeté. La vie de Péguy, la foi de Péguy, le génie poétique de Péguy, Péguy et l'histoire. Péguy et le socialisme, Péguy et Jeanne d'Arc, Péguy révolutionnaire, Péguy traditionnaliste, Péguy polémiste, Péguy et les lettres classiques, Péguy et le monde moderne, Péguy prophète. Il y a dix livres à écrire, qui ne peuvent certes tenir en un seul. Mais ce ne sont point ces insuffisances qui excitent la sévérité de Béguin : ce sont les « monstrueuses erreurs » qu'il relève dans mon dernier chapitre, intitulé

« l'hérétique », où comme je le prévoyais, plus d'un catholique militant a voulu voir la ligne centrale et les conclusions de mon ouvrage. Quand Béguin me range parmi les « antichrétiens qui se préoccupent d'établir la non-orthodoxie de ceux qu'ils veulent annexer », je refuse ce trait, dont le ton de polémique assez vulgaire est d'ailleurs indigne de lui et de moi. Annexer Péguy, annexer quiconque ? Quel programme, grands Dieux, alors que si j'ai quelque ambition, c'est d'indépendance et de respect ! Je ne saurais encourir d'autre reproche que d'avoir tout au plus tenté de *désannexer* cet homme, rebelle justement à toute annexion. Le premier juge venu, un enfant un peu éveillé, à la conscience droite, verrait cela comme une évidence.

Mes raisons étaient valables de craindre que ce titre d'hérétique ne fût détourné de son sens. Or, le texte incriminé ne saurait être assimilé à un débat dogmatique. Mon propos ne fut pas de découvrir la pensée de Péguy sur le catholicisme (je le répète, il y faudrait tout un livre), mais d'évoquer sa position à l'égard de l'Eglise. Le chapitre qui choqua Béguin et quelques autres ressortit à la psychologie ; il illustre l'étude de caractère que j'ai de beaucoup préférée à toute hagiographie.

On ne saurait certes regarder Péguy du même œil selon qu'on réclame ou qu'on écarte pour soi-même le bénéfice de la révélation chrétienne. Je sais que j'ai contre moi sa propre parole puisque, pour lui, les infidèles sont des gens « qui ne sont pas éclairés ». Je sais aussi que la combative prétention de quelques uns est d'interdire aujourd'hui toute pénétration de Péguy à ceux qui ne partagent pas sa croyance. Mais qui de nous, même croyant, ose se dire de moitié dans le zèle et la vocation de cet homme ? Qui ose se proclamer dans le parfait programme de sa charité ? Qui, du même coup, ne s'interdit à soi-même de le bien comprendre ?

A chaque fois qu'un poète joue du registre chrétien, il y gagne emphase et gravité. L'éclat du mythe et l'autorité du dogme, passant dans sa poésie, servent de caution à sa grandeur. Dieu vient au secours du poète. C'est parce qu'il est un génie chrétien que Péguy reçoit aujourd'hui les hommages de tant d'admirateurs. Le prestige de la religion est tel qu'on octroiera toujours plus de beauté au cantique balbutié par des bouches naïves, à l'œuvre vulgaire dédiée à Dieu, qu'à toute création profane également médiocre. L'esthétique s'incline devant le sacré. Un cantique n'est beau que par surcroît, par la chance et le hasard du génie. La religion s'accommode de tout, si c'est hymne de foi et d'obédience.

Le fait que, comme le dit si bien Béguin, Péguy ait le premier réussi à insérer l'oraison dans la poésie dispose le croyant à y entendre toutes les résonances chrétiennes (1) et rend l'incroyant plus exigeant sur les preuves verbales du génie. Au point où la résistance sépare les hommes, il faut bien que, dans l'œuvre de Péguy « l'immense poète » se sépare du « merveilleux apologiste ». Il faut bien que le second porte un léger tort au premier, par le scrupule que nous aurions tous d'avoir fait inconsciemment bénéficier le verbe humain de la réputation du divin verbe. Béguin lui-même dit que la poésie se distingue de l'oraison par une plus grande importance conférée à l'expression et à l'invention des paroles. « Le mot, l'image, le rythme, écrit-il, sont moins asservis à leur emploi, moins clairement subordonnés à une intention qui leur est antérieure et supérieure. Ils sont plus autonomes, plus souverains. » Voit-on pas alors que l'oraison la plus efficace, la plus agréable à Dieu est celle qui se priverait de tout art (de tout artifice) et qui craindrait que le

---

(1) « Il est légitime, dit Béguin, d'entendre le **Pater** dans les silences du poète ». Que n'entendrons-nous pas !

génie verbal ne vînt faire écran entre le Créateur et la créature ? Le dernier mot là-dessus me semble avoir été dit par Fumet lorsqu'il déclarait que l'art, quelque que soit son but, fait toujours une coupable coucurrence à Dieu.



Serrons d'un peu plus près la psychologie de cet homme, tentons d'éclairer le mariage du poète et du chrétien, autour duquel subsisteront toujours des ombres. Je voudrais d'abord dire qu'il est une sensibilité à la vie, d'une manière de regarder le monde qui sont chrétiennes dans le sens où le lyrisme du cœur, le tourment de la charité et le drame de toute conscience sont dans une ligne chrétienne de psychologie. Il y a une manière de poser le problème humain qui est chrétienne, avec ou sans souscription aux dogmes, avec ou sans l'espérance d'une vie éternelle, avec ou sans Dieu. Le poète, fut-il, comme Ménard, « un païen mystique », évolue plus ou moins sur cette ligne-là, car il a pour mission d'exprimer l'aspiration obscure des hommes et le sentiment profond du mystère. C'est à lui que répond, avec une rapidité, une présomption et une sérénité choquantes, le chrétien dogmatique.

Il y a dans la vie de Péguy un problème de sincérité, lui-même dominé par un grand problème d'intensité. Que cette âme fût brûlante, brûlée d'une flamme mystique, les plus positifs ne le refuseraient pas sans déshonneur. Mais il est permis (il est nécessaire) de se demander en face de l'œuvre, quelle part revient à Dieu et quelle part à la poésie.

Péguy n'est dramaturge. Il préfère le mystère de style médiéval au drame profane, surtout au drame romantique et moderne. Il est le contraire de Shakespeare. S'il avait eu à envisager de composer une tragédie, c'eût été pour refaire Polyeucte, et encore, comme je l'ai souligné ailleurs, visait-il bien davantage

à être Polyeucte, car il avait un goût insurmontable pour la destinée des héros authentiques. Ce qui lui était impossible, c'est l'affabulation. Il ne peut, il ne veut disposer des créatures pour un jeu : il suffit de célébrer ce qui est ou ce qui a été ; il ne tente pas — impuissance et grandeur mêlées — de substituer l'art à la nature des choses et à l'ontologie. Cette disposition, qui est celle de la contemplation exultante, conduit évidemment à l'oraison. Tout poème d'inspiration lyrique est un hymne ou une prière.

Je me permets donc de dire que cette orientation du génie de Péguy explique dans une certaine mesure sa conversion. Parole blasphématoire, n'est-ce pas, qu'il faut tempérer tout de suite, car je ne saurais mettre en doute la sincérité de Péguy : je cherche seulement à en discerner le mécanisme. Chez lui, comme dans tous les cas de conversion d'un grand écrivain ou d'un profond poète, le problème de la vocation reste double. Même quand Péguy prie pour le salut de son âme, il est en même temps et même antérieurement un poète qui ne voudrait pas que sa poésie s'abolît dans l'offrande muette qu'on fait à Dieu. Il reste très homme de lettres dans sa foi (toute la première partie du *Laudet* le prouve). Il est né prédicateur. Il prêche une explication chrétienne qui est inséparable de la splendeur poétique. En tant que poète, parce qu'il est touché par la grâce, mais aussi parce qu'il est doué, il apprécie infiniment la force persuasive du mythe et du vocabulaire chrétiens. Nulle vue du monde ne lui semble plus profonde, nul moyen plus efficace pour pénétrer au cœur des choses, pour rompre la séparation des êtres et de la connaissance, pour supporter enfin le mystère et le destin de l'homme. Tirant à lui cette substance et cette philosophie, il leur infuse un sens humain, il les charge d'un poids terrestre que nul peut-être ne leur avait conférés avant lui. Dégouté de l'avenir de la science, convaincu des faillites d'un socialisme rationaliste, re-

fusant au surplus toute notion de progrès dans la durée, traditionaliste d'acception vivante, il cherche à rajeunir une vérité dont l'épreuve des siècles a ratifié l'excellence. Il y trouve justement sa vue originale du monde : la *réincarnation* de l'abstrait, la *reliaison* du spirituel et du charnel que trois siècles d'intellectualisme avaient séparés, la possibilité d'une révolution accrochée cette fois à des forces historiques et à des valeurs de plénitude. Il lui est apparu clairement qu'on n'avait pas tiré tout le fruit, ni même tout le sens de la « plus grande histoire de tous les temps » et qu'il était là, lui, pour le dire. Ainsi a-t-il pu déclarer — et c'était une prophétie — qu'une renaissance catholique pouvait se faire par lui.

Je m'interroge parfois sur le point de savoir si Péguy ne se prenait pas à son propre jeu, si, par des déclics secrets, selon des complexes qui justifieraient une psychanalyse, il n'était pas dupe de sa terrible volonté, si, enfin (lâchons le mot), il ne jouait pas le jeu du christianisme. Peut-être ne s'agenouillait-il à Chartres que pour recevoir la grâce des métaphores et pour se mettre vraiment dans la peau d'un pèlerin du moyen âge ? Epouvantable pensée ! Que celui dont j'ai fait un « soldat de la vérité » ait commis, même inconsciemment, par pure vocation littéraire, l'imposture fondamentale, le mensonge de l'âme, le blasphème à bouche muette, oserai-je le soutenir ? Soldat de la vérité ! Un prêtre de campagne, se méprenant sur le titre, m'écrit qu'il est impatient de lire mon livre. Et de partir en commentaires sur la « vérité » du Christ : « Je vous apporte la vérité », etc... Que dira-t-il, lui aussi, quand il aura lu le dernier chapitre ? *Vade retro*...

Au moins peut-on affirmer que sur les chemins où le conduisait son apostolat, le génie poétique guidait la conversion de Péguy : une conversion par conviction en son propre verbe, par foi en sa destinée (y compris

l'épreuve de la douleur, décision suprême d'imiter Jésus-Christ), une vocation enfin où cet homme de discipline et d'humilité mettait un noble et puissant orgueil. Le rapport de tout esprit et de toute vie à une œuvre est obscur. Il devient impossible maintenant de savoir en quoi ces grandes paroles ont usurpé le prestige des grands dogmes et en quoi les dogmes usurpent aujourd'hui le prestige des grands poèmes. Les confidents et les amis sont à récuser : Péguy était secret. Et l'œuvre parle tant de langages ! Ce tempérament et cette œuvre bouillonnaient ensemble comme un seul corps chimique, jaillissaient du même creuset avec l'emportement des forces de volonté, elles-mêmes inséparables des forces de vie. Chez Barrès et Proust, par exemple, on discerne à tout moment la marge qui sépare l'œuvre du caractère. Ce sont des artistes : leur métaphysique — ils le proclament — aboutit à la littérature. Chez Barrès surtout, l'art et la vie sont en posture d'hypocrisie réciproque, car il jouait en même temps au moraliste d'action comme au psychologue dilettante. Péguy n'était ni lucide ni artiste : il était visionnaire. Faute de pouvoir descendre dans son inconscient, nous nous privons de mesurer la faculté qu'il avait de se persuader lui-même et de faire coïncider ses adhésions spirituelles avec les intérêts supérieurs de son génie.

Pour un grand créateur, il existe toujours un point où sa création est plus importante que sa foi, son œuvre plus importante que Dieu, même si l'humilité suinte de tous les mots, même si l'ouvrage est dédié à la gloire de Dieu. Toute poésie est supérieure à ses propres thèmes. Il y a même une poésie qui tire son éclat de l'absence de Dieu, qui ne spécule sur aucun salut, qui ne s'en remet à rien d'autre qu'à elle-même, effort humain, récompensé dès la terre, à remplir le vide des espaces.

*
**

Le débat des hiérarchies, débat suprême, est posé d'un coup par Béguin lorsqu'il dit que Péguy était davantage qu'un poète. Quel aveu, et comme toute glose de vient à ces mots difficile ! Un volume entier (1) a été récemment composé sur la poésie avec le concours de quelques uns des poètes et critiques les plus qualifiés de ce temps. Presque d'un bout à l'autre, on y voit humilier le poète devant le mystique et faire de la poésie un ersatz de la religion. Quand Jacques Maritain dit que les poètes se trompent en regardant les exigences de la loi de Dieu comme un obstacle à leur liberté créatrice ; quand Daniel-Rops considère le vrai but du poète comme une tentative pour donner une expression profane de l'état de grâce ; quand Béguin met en exergue à ses cahiers : « Dieu premier servi », on sait d'avance que Péguy et son œuvre, que toute poésie et toute profonde pensée seront du même coup asservies.

En 1907, tourmenté par sa foi naissante (c'est l'année des conversations avec Maritain), Péguy, dans un de ses plus profonds écrits, expose que les grandes métaphysiques sont des langages de la création et qu'elles sont à ce titre irremplaçables : « Quiconque voudra parler du monde intelligible et du monde sensible, de la réalité idéale et de la passagère apparence, de l'ascension dialectique et de la symbolisation mythique, et de l'insertion des esprits ou des âmes dans les corps, devra parler un langage de l'ancienne Grèce hellénique, un de ces langages nommés la philosophie platonicienne et la philosophie plotinienne. Quiconque voudra parler de Dieu juste et jaloux, et d'un Dieu, unique, et de justice temporelle, poursuivie presque frénétiquement, et d'élection de peuple, et de la destination d'un homme et d'un peuple, éternellement il

(1) Le numéro spécial publié en 1942 par la Revue **Fontaine** sous le titre « De la Poésie comme exercice spirituel ».

faudra qu'il parle le langage du peuple d'Israël. Quiconque voudra parler de dieux et de beauté temporelle, de sagesse et de santé, d'harmonie et de divine intelligence, de la destination de la fatalité, de la cité, temporelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage antique du peuple de Hellade. Quiconque voudra parler de chute et de rédemption, de jugement et de salut éternel, de Dieu fait homme et d'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, d'un Dieu unique à personnes plurielles, d'un Dieu infiniment Créateur, infiniment tout-puissant, infiniment juste et infiniment bon, de communion éternelle, de cité éternelle et de charité éternelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage du peuple chrétien ».

Péguy ne s'arrête pas là. Il évoque ensuite les systèmes philosophiques modernes. Mais c'est pour conclure « qu'il faut se représenter l'ensemble des grandes métaphysiques dans l'histoire et dans la mémoire de l'humanité, l'ensemble des grandes philosophies, seules dignes de ce grand nom de métaphysiques et de philosophies, comme l'ensemble des grands peuples et des grandes races, en un mot comme l'ensemble des grandes cultures : comme un peuple de langages, comme un concert de voix qui souvent concertent et quelquefois dissonnent, qui résonnent toujours ».

A mesure qu'il vieillit, Péguy fait de la métaphysique chrétienne sa vue exclusive de la vie et de l'univers. Dans *Eve*, il tente d'y intégrer les autres phases et aspects du monde, sans toutefois les renier, car il continuait de voir resplendir ensemble tous les décors de l'histoire et toutes les sublimes pensées, comme il continuait d'associer sur le même vitrail tous les visages de la France. Au moins cette déclaration nous pousse-t-elle à dire que la poésie se superpose à toute métaphysique, qu'elle soit athée ou déiste, Péguy a fait entrer la vie et l'histoire dans l'explication chrétienne, mais tout cela n'entrait-il pas ensemble, pour

l'alimenter et la magnifier, dans une immense vocation poétique ?

*
**

Nous ne sommes ni plus étonnés ni moins émerveillés que Béguin par « la logique qui permet souvent à Péguy de dessiner les articulations du dogme, la hiérarchie des mystères chrétiens avec la précision d'un grand théologien et la simplicité d'un humble croyant ». C'est encore l'efficacité du génie. Car le propos de cet apologiste est de restituer leur magnificence à ces vérités dont il a choisi de faire le thème de son œuvre. Sur les relations personnelles, extra-poétiques de Péguy avec les dogmes, il faut aller plus prudemment. Béguin voit dans une page de *Clio* sur la communion des saints « l'un des points de naissance de la foi de Péguy ». Plus loin, développant son interprétation de la prière, il estime qu'on ne doit pas mettre celle de Péguy au-dessus des sacrements, que c'est faussement qu'on l'interprète comme un acte d'individualisme religieux. « Liée à la présence du Saint-Sacrement, ajouta-t-il, elle ne tend nullement à établir une relation directe avec Dieu, hors de l'Eglise. Pourquoi sinon s'adresserait-elle de préférence aux intercesseurs, à la Sainte-Vierge, aux Saints et saintes de France ? »

A cela, opposons d'abord la parole rapportée par Lotte. « Ils laissent croire qu'il n'y a que les sacrements... Ils oublient de dire qu'il y a la prière et que la prière est au moins de moitié ». Qu'elle contredise le thème de pensée et le développement littéraire de tant de pages de l'œuvre, soit. Mais elle vaut comme une déclaration directe de l'homme. Lorsque Béguin parle, il ne fait allusion qu'à une communauté catholique parfaite, toute entière remise en la parfaite ligne chrétienne, alors que lorsque Péguy parle il en veut à l'église et aux catholiques de son temps. Depuis Péguy, grâce à Péguy peut-être, une partie, une toute

petite partie de l'Eglise et du troupeau a fait effort vers la charité et vers la vie, vers cette vérité du Christ dont l'Eglise Catholique risquait de trouver scandaleusement les exemples et les actions dans le camp de ses ennemis. Un certain nombre de croyants ont bénéficié ainsi d'une révélation seconde, qui a mis en leur cœur un élan révolutionnaire : le goût du rajeunissement et le devoir de la générosité. Mais il y aura toujours distance entre la métaphysique chrétienne et l'appareil de l'Eglise. Péguy est de ceux qui souhaitent — sans trop l'espérer — la diminuer. Par rapport à l'esprit et à la chose, cet homme était humble et discipliné ; il était profondément communautaire, car il croyait au trésor commun des grâces et à l'intercession. C'est par rapport aux doctrines et aux théories qu'il est méfiant. Comme sa Jeanne d'Arc, il croit davantage à l'expérience intérieure qu'à l'assistance ministérielle de l'Eglise. La communion des saints, dont il parle tant, représente l'Eglise triomphante, celle des héros de la foi, des grands individualiste. Les grandes âmes libres qui ont acquis rang et réalité dans le spirituel : nullement l'Eglise du temporel chrétien, toujours dogmatique et politicienne.

Béguin prétend que dans la première *Jeanne d'Arc*, Madame Gervaise répond aux inquiétudes et aux révoltes de Jeannette (à propos des Damnés) par les paroles les plus chrétiennes de ce drame. C'est vrai. Il serait pourtant gratuit d'y voir la projection inconsciente du futur Péguy. D'ailleurs Madame Gervaise n'apparait nullement comme le porte-parole de l'auteur et je ne vois pas que dans le Mystère de la Charité, ni même dans cette Suite que Péguy avait retranchée de son ouvrage, Jeanne se résigne, s'incline vraiment devant les objurgations de Gervaise. Fille terrestre et positive, elle n'accepte que le témoignage donné à elle-même par Dieu et manifesté dans l'évènement : la délivrance des bons Français du Mont-Saint-Michel.

C'est à cette miraculeuse nouvelle qu'elle reprend confiance en sa vocation. Car le mécanisme de ce drame n'est pas tant la foi en Dieu et en sa grâce salvatrice que la foi en la mission personnelle d'une femme d'action et de sacrifice. Jusqu'à cette explosion d'optimisme, jusqu'à cette relevée de courage provoquée par un fait humain, et même historique, Jeanne ne voyait son désespoir vaincu par aucune persuasive parole. La prière exaucée est la preuve de l'amélioration possible des choses humaines. Ce signe direct que Dieu lui a fait dépasse même son débat personnel et la réconforte doublement : elle en oublie les Damnés, ceux pour qui il n'y a nul recours, nulle espérance, ceux que ne sauveront jamais ni prière ni martyre. Ou bien elle pense que peut-être ils seront sauvés quand même, malgré Gervaise, malgré les dogmes, par la vertu de sa charité à elle, et elle supprime secrètement l'enfer.



Etre converti. c'est disposer d'une nouvelle *version* des choses et de soi-même. Mais c'est aussi ne plus pouvoir la déposer. La vision, la justification chrétienne diminuent par un côté l'intensité de la vie. Quelque approfondissante que soit la foi, il faut bien qu'elle soumette toute acceptation à sa nature et à son empire, qu'elle ignore tout au-delà de sa plénitude et de sa participation. Le tragique de l'aventure humaine c'est que rien, même les grâces les plus fondantes, les plus exaltantes, les plus éclairantes ne s'accomplit pas sans qu'au bilan de la destinée un compte de pertes ne balance aussitôt celui des gains. La page que j'ai citée montre que Péguy avait justement le souci de faire entrer par prédestination le monde antique et l'univers entier dans sa religion révélée, d'offrir à Dieu l'éclat païen du monde. La vie du converti présente elle-même un double versant, un « avant » et un « après »

qui figurent les deux Testaments. Elle réalise dans une expérience sentimentale l'expérience historique du christianisme.

Lorsque la vague d'hagiographie qui monte autour de lui aura passé, nous aurons à opérer une « déliaison » de Péguy et de sa foi à inscrire au compte du génie littéraire ce qui lui appartient en propre. Pour moi, je n'ai pas voulu subordonner l'homme Péguy — vie, œuvre et caractère mêlés — à la foi de Péguy, parce que ce n'eût pas été travailler dans la justesse. Je vois trop quelle dévoratrice est la foi et ce qu'elle crève d'yeux pour compenser ce qu'elle en ouvre ; je mesure trop, en ce point central de la querelle, ce que Péguy, sans rien ménager de soi ni de son verbe, a pourtant réservé de lui-même.

Quant à refuser la sincérité de ce cœur, c'eût été nier sa nature et son destin, injurier à son inspiration, où la grâce et le génie s'exercent ensemble et s'influencent indiscernablement. J'ai, je crois, partout reconnu sa chance à cette âme religieuse, partout permis un développement possible sur le plan mystique. Là s'arrêtaient mon goût et ma compétence.

Roger SECRÉTAIN

1942

TROIS VOYAGEURS SUR LE VIEUX PORT

Ils auraient pu faire la route ensemble à partir de Dijon, s'il n'y avait eu entre eux cent et deux cents ans ; outre qu'ils ont descendu de façons assez différentes la vallée du Rhône.

Le premier, le plus jeune, est le héros des « Jeux africains » de Jünger Herbert Berger. Il vient de quitter sa famille et, pour connaître sans plus tarder les pays aventureux dont il rêve, s'est enrôlé à Verdun dans la légion étrangère. Embarqué dans le train en compagnie de deux autres « cerveaux brûlés », il file directement par Dijon et Lyon jusqu'à Marseille. La côte, là-bas, est trop fidèle à combler l'attente des nouveaux voyageurs, et aussi des anciens, pour ne pas éveiller chez le garçon une émotion chaleureuse. Tout allemand découvre une fois dans sa vie la Méditerranée, ne fût-ce que sur des gravures. « Les étoiles brillaient encore, mais déjà le matin se laissait pressentir. J'ouvris la fenêtre et fus surpris par un air d'une douceur merveilleuse ; c'était le souffle de la Méditerranée qui s'annonçait. Des milliers de lumières scintillaient dans les bas-fonds ; elles bordaient de petites îles et s'étiraient comme des colliers de perles selon la courbe des golfes. Dans l'intervalle éclataient les signaux verts et rouges de bateaux qui glissaient sur la mer. »

Deux siècles plus tôt, en juin 1739, le second voya-

geur est parti de Dijon, sa ville natale. C'est Charles de Brosses, le Président. Tout le sépare d'Herbert, son âge, son tour d'esprit, son argent, son époque. Pour l'un, l'offrande la plus furtive du paysage est accueillie comme une récompense merveilleuse ; il attend tout de ce premier contact avec le sud. L'autre pense à l'Italie, qu'il commencera de deviner vers Antibes. Il refoule très correctement son enthousiasme, et admire moins volontiers qu'il ne se moque : ce n'est plus un enfant.

Il voyage en chaise de poste, faisant étape à Vienne, Valence, Montélimar, Avignon et Aix. Son journal de route invite à des comparaisons très précises avec celui du troisième voyageur — dont le cousin Romain Colomb éditera d'ailleurs, pour la première fois, en 1846, les lettres du Président, sous le titre : « L'Italie il y a cent ans, ou lettres écrites d'Italie en 1739 et 1740 ». Stendhal, le cousin du cousin, a beaucoup fréquenté de Brosses et, pour une fois, il a cité ses références : « Je me souviens de la description d'Avignon, en 1739, que donne l'aimable président de Brosses... » Ils suivent la même route et leur intérêt s'éveille sensiblement devant les mêmes objets. Tous deux signalent les ruines de la tour de Crussol, tous deux passent à Orgon : le Président s'y arrête pour dîner, n'ayant pas la même répulsion que le marchand de fers à l'égard d'un village où l'on tenta d'assassiner l'empereur en 1814 ; tous deux se plaisent à Aix, qu'ils comparent l'un et l'autre avec Dijon. « J'avais beaucoup d'estime pour Dijon », dit l'un, « mais il me semble qu'Aix va l'emporter dans mon esprit ». Cependant », dit l'autre, « les gens mêmes du pays qui connaissent les deux villes, donnent la préférence à Dijon ». On reconnaîtra bien quel est l'un et quel est l'autre.

Leurs esprits sont assez apparentés. De Brosses a plus d'une fois le ton qu'aura Stendhal, le même rac-

courci impatient, surtout quand il se moque ; au point que, le lisant, on s'y laisse prendre et croit voir l'Italie en 1830 (on pourrait, ce qui serait fastidieux, continuer la comparaison pour leurs impressions d'Italie). Le Président est plus honnête, moins copieur. Il dit ce qu'il a vu, sans faire appel aux guides ou à des correspondants locaux pour décrire, avec des jugements définitifs, les lieux où il n'a jamais mis les pieds.

Du moins, compte tenu de leurs tempéraments et du rôle qu'ils croient devoir jouer, leur admiration est-elle à peu près égale devant le spectacle de Marseille quand ils le découvrent du sommet de la Viste : « Le 10 », écrit le Président, « un chemin, moitié roches pelées, moitié jardins, nous mena à Marseille. En général, je n'ai pas trouvé, jusqu'à présent, que la beauté de la Provence répondît à l'idée que je m'en étais faite, à l'exception toutefois des quatre lieues au sortir d'Avignon. Nous verrons si Toulon et Hyères ne me présenteront pas un paysage plus curieux. Le jugement que je porte ici ne doit point être appliqué à une petite hauteur que l'on trouve à une demi-lieue de Marseille, d'où l'on découvre, à droite, la Méditerranée, le château d'If et les îles adjacentes en perspective, en face la ville de Marseille, dominée par la citadelle de Notre-Dame de la Garde et par les montagnes qui terminent le lointain, et, à gauche, un vallon si rempli de *bastides*, ou maisons de campagne, d'arbres et de jardins, qu'en fermant de murailles cet enclos on en ferait une ville dans le goût de Constantinople. Il faut qu'il y ait bien trois mille de ces bastides. » (1)

Cent ans après, en Juin 1837, par Dijon, Mâcon et Lyon, Stendhal arrive en Avignon. Il devait descendre jusqu'à Marseille pour y régler de prétendues affaires d'Alger, mais est rappelé brusquement dans le Niver-

---

(1) Lettres familières sur l'Italie. Tome I. Firmin Didot, 1931.

nais. La rapidité des communications n'était pas telle, alors, qu'elle ne fasse paraître assez fantaisiste l'itinéraire des « *Mémoires d'un Touriste* ». Il revient dans le sud le mois suivant ; ce même mois de Juillet le voit en Bretagne, à Paris et à Marseille. Il arrive de nuit et manque « la belle vue de l'arrivée à Marseille et ne (se) réveille que sous les fenêtres de l'Hôtel des Bouches-du-Rhône, rue de Paradis. » Très tôt le lendemain, il emprunte un cheval, se lance sur la route d'Aix et, quand il est assez loin, tourne son cheval et s'apprête à faire son entrée dans Marseille. Ce doit être le point d'où le Président a découvert la ville. Des deux, Stendhal est le plus enthousiaste (il faut porter à l'actif de ce voyageur de cinquante-quatre ans cette course matinale et cette idée de jeune homme, d'effacer ainsi une arrivée qu'il considère comme ratée) ; il est plus sensible, et il a beau se retenir, son plaisir s'apparente moins aux descriptions précises de son devancier qu'à l'émotion du jeune légionnaire, son successeur : « Les gens du pays appellent ce point-ci la *Vista*, la vue par excellence. Ce lieu mérite son nom ; la vue, en effet, est immense et ravissante. A droite, on vient d'apercevoir tout à coup la Méditerranée. Elle forme ici un golfe animé par une multitude de barques ; les rayons du soleil levant sèment d'étincelles les petites vagues de cette mer tranquille et mollement agitée par la brise du matin. Les rochers peu élevés qui s'avancent dans la mer forment ici un angle droit avec la côte le long de laquelle on marche, et donnent à l'ensemble du paysage une aménité singulière... En face de moi, je voyais cette magnifique Marseille, cette ville du midi par excellence ; elle est placée au fond d'un amphithéâtre formé par des rochers arides comme tous ceux de Provence. Mais au bas des rochers on aperçoit des arbres d'un vert foncé, qui marquent le cours de l'Huveaune. A droite, c'est la mer, et toute la contrée qui environne Marseille, sur

la gauche, au bas des rocs, est couverte de petites maisons de campagne d'une éclatante blancheur, qu'on appelle *bastides*. Je crois qu'on pourrait bien en compter quatre ou cinq mille ; chacune a son petit jardin, mais les arbres de ces jardins ne s'élèvent guère à plus de huit ou dix pieds. La blancheur éblouissante de ces bastides et des murs de clôture qui, tous les ans, sont blanchis à la chaux, se détache sur la pâle verdure des oliviers et des amandiers qui les entourent... » (2)



Ils viennent d'aborder le territoire de Marseille. Leurs entrées dans la ville et la façon dont ils s'y installent sont aussi différentes que les modes de leur trajet : l'un descend à l'Hôtel des Bouches-du-Rhône et se fait aussitôt prêter un cheval ; l'autre, qui a choisi l'Hôtellerie de la Rose, qui est en rapports de politesse avec le capitaine d'une des galères chargées de reconduire à Livourne la duchesse de Modène et avec l'intendant de marine, se voit offrir la felouque du roi pour se rendre, le long du port, jusqu'au fort Saint-Nicolas, « d'où l'on découvre en perspective toute la mer, les côtes et le coup d'œil charmant du port, tout rempli de vaisseaux dans sa longueur. » Le troisième, qui comptait bien filer à sa descente du train, se voit aussitôt cueillir par la patrouille qui doit conduire les engagés au fort Saint-Jean : « Nous traversâmes une longue allée partant de la gare, qui différait peu des promenades des autres grandes villes, et tournâmes dans la célèbre Canebière... Bientôt, le Vieux-Port souvrit devant nos yeux — un grand bassin rectangulaire entouré de quais et sur les bords duquel toute une flotille de barques de pêche et de petits voiliers était à l'ancre. Il y avait là un tumulte prodigieux.

(2) Mémoires d'un Touriste. Tome II.

Des groupes criards et animés déambulaient sur les quais de pierre entre les boutiques des marchands de poisson, parmi des paniers emplis de coquillages et d'oursins et les rangées de chaises des petits bistrots installés en plein air. L'air était rempli de l'odeur des races étrangères, des grands entrepôts et des déchets de la mer — ce souffle d'anarchie commerçante qui traverse et anime les villes maritimes. » (3)

Voici le même tableau, brossé deux siècles plus tôt : « Le port est une de ces choses que l'on ne trouve que là. Il est fort long, et beaucoup moins large en proportion, plein à l'excès de toutes sortes de bâtiments, felouques, tartanes, caïques, brigantines, pinques, vaisseaux marchands et galères, qui en font le principal ornement. Tout le côté de la terre est garni de boutiques où l'on débite surtout les marchandises du Levant ; elles y sont si courues qu'un espace de vingt pieds en carré se loue cinq cents livres. L'autre côté est garni aussi de petites boutiques dans des bateaux où l'on vend des oranges, des merceries, etc... Les galériens, attachés avec une chaîne de fer, ont chacun une petite cabane, où ils exercent tous les métiers imaginables. J'en vis un qui me parut d'un génie profond, lequel, la tête appuyée sur un Descartes, travaillait à un commentaire philosophique contre Newton. Un autre faisait des pantoufles et un troisième contrefaisait fort adroitement, dans une lettre de change, la signature d'un banquier de la ville. Ils mènent là une petite vie assez douce... Le quai du port, qui est parqueté de briques sur champ, d'une manière commode à marcher, est continuellement couvert de toutes sortes de figures, de toutes sortes de nations et de toutes sortes de sexes : Européens, Grecs, Trucs, Arméniens, Nègres, Levantins, etc... »

---

(3) Afrikanische Spiele. Hanseatische Verlagsanstalt, Hambourg 1932. A paraître dans la traduction de Henri Thomas aux éditions de la Nouvelle Revue Française.

Enfin, le voyageur de 1837, le voyageur de commerce, marque le passage d'une vue à l'autre (mais y a-t-il passage ? On imagine plutôt les trois états successifs d'une même gravure) : « Après avoir été chassé du Cours par la poussière des tapis, j'ai tourné à droite dans la magnifique rue nommée Canebière, parce qu'autrefois il y avait là des champs plantés de chanvre qui, en grec, s'appelle canabis. Cette rue de la Canebière, plus large que la rue de la Paix (à Paris), mène au bout du port, qui a la forme allongée d'une carte à jouer. La Canebière arrive au milieu du petit côté. On se trouve là au quartier général de plusieurs centaines de portefaix, gens qui se font compter à Marseille ; on les voit fort occupés à embarquer ou à placer sur des charrettes des marchandises de tous les pays ; c'est un spectacle réjouissant.

« On a devant soi une foule de petites barques élégamment pavoisées en toile de coton avec des ornements rouges, et tous les patrons crient à la fois pour vous offrir une promenade sur mer ; mais cette mer, on ne la voit point, et le port a l'air d'un petit lac encombré de navires... » Suit le récit d'une promenade en barque et du retour dans le port ; je ne transcris pas, il y a là des choses qui peineraient mes amis de Marseille, et je veux être tout éloges. Donc, ceci encore : « Je me promène sur le magnifique quai, à droite de La Canebière, qui conduit à la Bourse, au fort Saint-Jean et au bureau de la Santé. Ce quai, assez large, est pavé de briques posées de champ, comme des V majuscules emboîtés les uns dans les autres. Là on ne voit pas une figure triste. Ce quai est peuplé de matelots et de perroquets, et les beaupré des bâtiments arrivant d'Amérique viennent casser les vitres du premier étage des maisons. » On donnerait tout le livre pour cette image.

*
**

Ils sont tous trois sur le Vieux-Port. Vont-ils se rencontrer ? La curiosité qui les a poussés vers ce même point du monde devrait paraître assez dans leurs regards pour qu'ils se reconnaissent et se tendent la main. De Brosses a trente ans ; pareil en cela à Stendhal, le plaisir qu'il prend à regarder est encore moins vif que celui qu'il trouve ensuite à raconter ce qu'il a vu. Diderot parle de « sa petite tête gaie, ironique et satyresque ». Il a fort à faire, durant sa halte à Marseille, pour tout visiter, les galères, la Majore, la salle de comédie, l'Hôtel-de-Ville, et goûter à tous les poissons. Il se serait accordé avec Stendhal dans son admiration pour « un bas relief de marbre du fameux Puget, représentant Saint Charles qui implore le secours du ciel contre la peste. » « Marseille, dit Stendhal, n'a réellement de remarquable, et pour ainsi dire d'original, qu'un bas-relief du Puget, que la mort l'empêcha de terminer. Il représente la peste de Milan... » C'est être injuste pour Marseille que de préférer à tout ce morceau de sculpture emphatique (qui a quitté aujourd'hui la « Consigne » pour le Musée du Vieux-Marseille). Aussi bien, Stendhal nous a habitués à une certaine méfiance en ce qui touche ses jugements artistiques — et d'ailleurs, ses souvenirs de Marseille n'étaient pas tous excellents. Ceux de l'année 1806 peuvent assombrir un peu les sentiments qu'il porte à la ville. Et Marseille a d'autres attraits que ceux de ses monuments. Le touriste s'applique à son métier ; mais il est moins curieux de vieilles pierres que de bons repas, d'ombre et de jolies femmes. Il voit tout, l'Opéra, la Santé, la Majore, le Musée, les bastides : du moins, il parle de tout, parce que son propos le veut ainsi, et pour allonger d'autant son ouvrage ; il monte même à Notre-Dame de la Garde, « rocher aride et assez élevé, où jadis les dévôts du pays outragèrent un buste de Napoléon » ; bien mieux, il est allé en pélerinage à la Sainte-Beaume : ce ne sera pas trop, le soir d'un

dîner à la *Réserve* pour effacer sa fatigue et sa mauvaise humeur. S'il entrait ensuite au Cintra, il y rencontrerait de Brosses. « On prend ici du café admirable », dit le Président. Leurs goûts sont peu différents ; malgré l'inégalité de leur état, ils se reconnaîtront vite.

Mais Herbert Berger, qu'a-t-il de commun avec ces deux amateurs de plaisirs ? Qu'il a vu, dans sa famille, les mêmes gravures de Piranèse dont le Président, de retour à Dijon, enchantera son souvenir ? Et qu'il a les mêmes initiales que Stendhal ? Stendhal dit bien qu'un de ses préceptes était de ne jamais s'associer en voyage avec des gens aussi vieux que lui ; et inversement, les compagnons avec lesquels se plaît Herbert ont dépassé son âge ; mais c'est qu'un même sort les unit : ils ont coupé les ponts, il faut qu'ils partent. Le Cintra n'est qu'une avancée de la ville sur le calme Vieux-Port, que le Président traverse en toute sûreté dans la felouque royale ; le marchand de fers se risque à un tour en barque : il ne tarde pas à rentrer dans le port. A-t-il jamais fait d'autre traversée ? Il a des velléités de gagner la Corse ou l'Afrique, mais allègue le vent non favorable, la quarantaine de sept jours (!), peut-être plus, au retour d'Alger, et surtout l'obligation d'assister à la foire de Beaucaire. Quant au Président, il prend la mer à Antibes, longeant la côte au plus près sans jouir pour autant du paysage, tout occupé qu'il est, au large de Villefranche, puis de Vintimille, à « régaler les sardines », ô siècle pudique en paroles ! Il devait se rendre par mer jusqu'à Gênes, mais reprend terre définitivement à Noli. Il n'est pas, lui non plus, très sensible à l'appel du large.

Couché sur un rempart du fort Saint-Jean, au plein soleil, devant le golfe semé d'îles blanches, puis le soir, de la même place, guettant la naissance des étoiles, un garçon s'installe dans l'aventure. « Peut-être était-il possible, me disais-je, de vivre comme font les ani-

maux et les plantes, sans aide, sans argent, sans pain, sans rien que l'homme ait jamais touché ou créé — de vivre sur sa force la plus intime. Pareil à tous les jeunes garçons, je n'avais jamais pu comprendre que Robinson fût revenu de son île. Il faudrait pouvoir vivre comme un vaisseau, avec à bord tout ce dont on a besoin, et toujours prêt à la lutte... » Il quitte l'Europe le lendemain. « Nous partîmes vers le soir, passant entre les petites îles blanches sur lesquelles s'allumaient déjà les premiers signaux et gagnâmes la haute mer. La nuit était tranquille et chaude ; les constellations devenaient plus brillantes et plus vastes. Je m'endormis de très joyeuse humeur, et passai les heures où je ne dormais pas dans une somnolence peuplée de rêveries. Le bateau avançait pour moi seul, et c'était ma volonté qui le poussait vers la terre étrangère... »

Jean LAMBERT

CHRONIQUES

L'INNOCENCE ET LA CULTURE

« Hier ist des **Säglichen** Zeit, hier seine Heimat. »

R. M. Rilke. Duineser Elegien. IX.

« C'est ici le temps des **choses dicibles** ici leur patrie... »

Elégies de Duino. IX.

Il faut des **sots** et, Dieu merci, il y en aura toujours. Il en faut pour mener ce carnaval universel par lequel au XVe siècle, on aimait à représenter le train de ce monde, et pour y croire, l'Eloge de la Folie est toujours à reprendre ; la folie humaine sera toujours à louer, parce qu'il n'y a rien de plus nécessaire à la vie. Il faut surtout prévoir et admettre ce que nous portons de sottise en nous, si forts que nous soyons : c'est le lest qui n'est pas inutile à sa place, mais la sottise est complexe et fine : elle nous attire dans la ronde par ce qui nous flatte le plus légitimement. Il est bon qu'on se prenne au sérieux, mais toute la sottise du monde est faite du sérieux qui s'embarrasse dans son propre jeu. Et l'on a toujours de bonnes raisons, de trop bonnes, pour s'aimer un peu plus qu'on ne le dit, pour se tenir en une estime complaisante, prince sot, sot artiste ou sot de société.

Il n'entre de poésie dans une vie que par l'effet de **l'innocence** qui nie la sottise, et ne se compromet jamais avec elle. C'est une vertu faite d'insolence et dédain. A travers ces faiblesses, toujours si excusables, ces intérêts toujours si légitimes, ce sérieux qui nous précède toujours pour préparer l'ennuyeux et facile visage des expériences, elle fait courir une fine coupure, comme une lame invisible

cherchant la pureté. Il y faut de l'obstination et cette longue impatience de l'amour. Les poètes et les philosophes — ceci arrive aux meilleurs — rétablissent si aisément le monde dans sa splendeur première, que parfois on soupçonne dans leur jeu une séduction fallacieuse. Faire métier de la pureté est un retour — et non le moindre — à la sottise. L'innocence le refuse : elle est plutôt ce qui nous nuit que ce qui nous sert. Elle est une chance de liberté qui brille à notre esprit et à nos sens, et qu'il faut suivre longtemps ; et elle entre un jour dans une forme concrète. Elle n'est la propriété de personne : elle s'incarne dans les **choses**, dans les moindres et dans les plus belles. Elle ne saurait rendre d'un coup toutes choses aimables et vives. La pureté du monde n'apparaît jamais que sur un point. L'innocence est en ce moment privilégié qui permet de rencontrer sans effort la beauté des pierres, la profondeur du ciel, la merveille d'un visage, la forme austère ou tendre, l'émouvante singularité humaine.

Le monde est semé par elle de vérités presques incommunicables. Et il faut perdre tout contact pour trouver celui-là. Si vous voulez prendre cet appui, laissez les autres. Il faut refuser, non pas la logique, qui est pureté, et chère à tous les purs, mais les convictions victorieuses et le goût d'exploiter à son compte : l'exactitude de la sensibilité et la juste déduction des formes sont à ce prix.

A pratiquer cette recherche, on oublie volontiers d'où l'on vient ; on s'éprend de la légèreté du présent qui porte l'impatience de vivre, et l'on tient pour détestable tout ce qui l'altère ou l'affaiblit. On voudrait devenir une pointe aiguë dans un monde d'harmoniques serrés, à travers lesquels, poussé comme un instrument, on coudrait un invisible dessin, une arabesque cachée, le motif inoubliable. Et l'on renonce à tout secours : cette exigence, la seule qui ne s'emprunte pas, il n'est que de la préserver sans défaillance. Que pèse le passé, tout le passé, avec les formes nettes de la culture, auprès de cet exercice irremplaçable dont le présent seul est le lieu ? Que faire de ces métaux anciens, si denses et si colorés soient-ils, s'ils ne savent pas vibrer ? Les épaisseurs érudites pourrissent d'elles-mêmes dans l'esprit, quand s'élève le chant solitaire qui ne doit rien aux muses. Rien ne peut aider.

Tout à l'opposé, **la culture.** Non pas l'élan vers la pureté, mais l'effort vers la densité. L'homme se défend contre l'inévitable sottise par ce qu'il accepte autant par ce qu'il

refuse. Et l'art d'accepter n'est pas moins difficile que l'art presque inhumain de refuser. La culture n'a pas affaire au monde sensible qui se distribue dans l'espace mais à la perspective du temps, à l'histoire. Le passé s'ouvre parfois comme un trou que l'homme scrute. Les plus vaines réponses lui parviennent. La morne sottise qui grimace partout, se fait érudite et articule d'inutilisables discours. Comme une certaine innocence de la sensibilité nous restitue le monde sous les espèces concrètes, une stricte exigence de culture rétablit le poids du passé sous l'espèce d'**œuvres** et de **noms** qui prennent place dans l'esprit et y recouvrent des propriétés singulières. La culture tient dans un acte simple mais difficile à produire, qui est de se relier intérieurement à l'histoire, et non aux fables qui lui sont tout naturellement substituées. Elle libère l'espace spirituel de la confusion, par un contact précis avec les créactions humaines. Tout l'indistinct prend un visage, tout s'efforce de porter un nom. La transcription d'une page de Platon, la lecture d'une inscription romaine sur un sarcophage, la vue d'un adolescent de Donatello en haut d'un petit escalier de marbre timbré d'emblèmes et de figures, peuvent devenir des actes rigoureux et pleins de conséquence. Cela ne va pas sans la pureté de l'esprit, sans une défiance attentive envers l'artifice et la sottise, mais il y faut encore un acquiescement, une sorte d'affirmation par laquelle l'homme adhère à une figure d'ensemble, la recueille et la déploie en lui. Il y faut la certitude qu'on ne vit pas dans un monde indicible et secret.

Ces objets, ces noms d'hommes et de choses, la culture les porte loin en nous. Elle les introduit dans nos pensées faciles, dans nos calculs plus secrets ; elle nous complique intérieurement en multipliant les repères. On porte ainsi dans l'esprit et on sent affleurer parfois une forme grecque, une forme classique ou barbare, une forme souple ou sévère. L'occasion ou notre désir projettent devant nous ces habitants de notre intelligence, établis avec leurs préjugés, leurs exigences et leurs refus. Des rencontres où paraissent des œuvres d'art, des dates, des noms de ville, des sentences anciennes, les nourrissent et les entretiennent. Une lecture, un voyage, un appel opportun les développent, les grandissent, les font parler ; un mouvement maladroit les contracte et les abolit.

La culture impose ainsi une sorte de déploiement spirituel, une structure fixe et tendue. C'est à ce prix qu'elle

nous garde contre nous-mêmes et nous épargne les expériences monotones où s'enlise une vie. La condition humaine offre tant de calculs et de comptes à supputer, tant d'examens à poursuivre, qu'il faut renoncer à y parvenir jamais, ou recourir à la culture qui les a déjà faits pour nous. Il reste à l'intuition le soin de vérifier sur les pièces qui demeurent. Tout est vain et tout retombe à la sottise convenue, sans cet effort. Mais si l'esprit préserve sa tension au contact de l'histoire, l'intelligence hiérarchisée, équipée de formes stables, rétablit en nous **l'unité.** La culture condense, elle nomme inlassablement cette réalité que le contact délicieux et inconstant du présent évapore sans cesse. Elle est le principe compensateur qui, à travers la dispersion et la discontinuité du jour prépare le lendemain.

Les dons apportés par un contact pur et innocent avec la vie, s'égarent ou se corrompent rapidement. Il est de leur nature de devoir toujours être reconquis. Mais s'ils doivent conduire à quelque ouvrage, à quelque création destinée à les préserver ou, du moins, à les nommer, il faut bien qu'ils consentent à la forme. Or, tout ce qui est désirable, tout ce qui est noble, tout ce qui pourrait nous être de quelque secours, est périssable. Tout ce que nous aimons se perd bientôt par notre démarche étourdie, si nous ne veillons pas à le sauver : c'est Eurydice que seule ramènera l'effort le plus difficile à tenir. La musique de l'instant se dissout, si un mouvement plus large ne la porte pas au-delà d'elle-même. Le dessin concret va s'éteindre, s'il n'entre pas dans un langage éprouvé.

Les prestiges de la culture doivent joindre à la fin les privilèges de l'innocence, pour que l'art passe de l'imaginaire au réel.

La culture est architecture intérieure : de chacun de ses plans se détache une figure qui correspond à la fois à un moment de l'histoire et à une **attitude** humaine. Et chacun des personnages électifs qu'elle élabore en nous peut fournir un repère inespéré et pourtant attendu à l'être spirituel qui tend en nous à l'expression. Nous pouvons uiliser l'un ou l'autre comme frein, comme défense — ils sont pleins de défiances et de refus — ou le disposer à une articulation sur laquelle notre propre dessein va jouer. Il s'agit d'obtenir une coïncidence : le don de l'innocence est apporté des profondeurs, puisqu'une main plus ferme, plus prestigieuse, aide la nôtre à le soulever ;

il est comme prononcé en nous par davantage que nous, par un « moi » plus ancien, par un être souverain dont nous recueillons dans nos propres biens l'héritage. Ainsi la voix chétive s'enfle d'invisibles secours, et se forme à son gré. Certes, la faute est d'emprunter jusqu'aux inflexions intimes, et, à la faveur de cette grâce apparente, de se laisser porter tout entier ; la voix qui veut chanter doit se nourrir des êtres de la culture, sans se défaire en eux. C'est là tout le mouvement de la création poétique, tout son débat. Si le point d'application sensible cède à la pression des morts, l'accent languit et se transforme, l'expression se ralentit et les mots empruntés, le chant factice se détendent comme retombe une végétation creuse.

Il n'y a d'art que par cette entente des privilèges de l'innocence et des prestiges de la culture. L'accord qu'il établit entre le charme de l'innocence et l'autorité du réel, est la puissance à double face, qui nous soustrait enfin au carnaval des sots.

Il faut toujours une double défense contre la vanité et les faiblesses : l'amour irrévocable de la vie qui fait parler les choses de ce monde, et le sens du dessin invisible et profond que trace à travers les œuvres l'ordre humain. Ainsi est restituée en nous, sans égarement ni duperie, la présence d'un monde, que nous avons charge d'exprimer. Car, comme dit le poète d'Orphée, nous sommes dans le monde de l'exprimable, au pays des choses **dicibles.**

André CHASTEL

LA PHILOSOPHIE VIVANTE

D'EMPEDOCLE A STEPHANE LUPASCO OU « LA SOLITUDE DU LOGIQUE »

Qui eut jamais cru que l'âme empédocléenne reviendrait parmi nous, au XX[e] siècle ? Chaque fois qu'un philosophe de l'Occident nous propose sa mélodie, aussi vierge et nouvelle qu'elle soit, avec quelle aisance la rattachons-nous au thème premier, ou primitif de la pensée spéculative, dont la matrice fut grecque : le thème d'identité parménidien, celui du flux héraclitéen et celui d'une conciliation des deux, platonicienne, ou d'une négation des deux, pyrrhonnienne ? C'est le thème de la conciliation qui, depuis Aristote et à travers le Moyen-Age, semble être le trait dominant de l'Europe; mais une étrange conciliation qui convertit un des deux termes en un fantôme, en une apparence, en un non-être. Un seul grec, de notre avis, tenta de réunir les deux pôles de l'esprit spéculatif, en une unité contradictoire et antagoniste, faisant de la réalité et du logique, un **mélange**; ce fut Empédocle qui imagina les deux principes matériels de l'Amitié et de la Haine gouvernant le réel tour-à-tour et parfois en même temps. Conception rédigée en hexamètres, primitive, mythique, encore grossière, mais d'une pénétrante intuition, qu'Aristote médita plus d'une fois, mais dont le retentissement, dans la suite de l'histoire, fut bref et sans épaisseur. Conception, dès ce temps, physicienne et atomiste, que M. Lupasco, sans s'en douter, ramène dans le monde et qu'il illustre, dans son dernier ouvrage, par l'exemple de la plus jeune de nos sciences, la micro-physique. Tel est, en effet, le titre de son ouvrage : **L'Expérience microphysique et la pensée humaine**, qui n'est qu'une application de sa pensée ou de sa nouvelle théorie de la connaissance qu'il nous avait fait connaître dès avant la guerre sous le titre : **Du devenir logique et de l'affectivité.**

Disons tout de suite que la « nouvelle théorie » de la connaissance de M. Lupasco, tout en étant d'une part l'aboutissement historique de la révolution commencée par la « critique » de Kant et d'autre part l'expression en train de se

---

Presses Universitaires, Alcan chez Vrin, Paris 1935.

saisir de la pensée scientifique contemporaine (notamment celle des quanta) est vraiment une nouvelle théorie, dans tous les sens du mot et qui se propose une refonte radicale non seulement de toutes nos valeurs, sciences, traditions de pensée, thérapeutiques, psychologies de l'art, mais aussi du langage. Car comme le titre de son ouvrage le dit, nous avons désormais affaire à un logique qui est, en tant qu'essence, un **devenir.** La digue même que nous opposions au flux, à l'hétérogénéité, au discontinu des choses — la montre de Pascal — est devenue le siège même de la contradiction. Ce que jusqu'ici on appelait du nom de logique, soit ce qui relevait du principe de non-contradiction : la pensée de l'identité, n'est plus, dans le système de M. Lupasco, qu'un devenir fonction d'un devenir contraire — celui du divers (celui-là même que le principe de non-contradiction avait vainement tenté d'éliminer); et c'est la réunion de ces deux devenirs, liés... mais par un lien d'opposition, qui engendre le « logique » lupascien : « Devant un phénomène quelconque, il ne s'agira plus de chercher, comme condition logique de son existence si rien ne le contredit, mais justement ce qui le contredit, quelle est sa face complémentaire, contradictoire. »

Il ne s'agit plus d'une réalité objective et d'une illusion subjective, mais de **deux** pensées, également réelles et irréelles, à la fois subjectives et objectives, de deux devenirs antagonistes inverses, **de même nature** logique. De même nature ? et la logique aristotélicienne s'effondre ; le discontinu (l'hétérogène, le divers, la disparition) devient un facteur **rationnel** au même titre que le continu (l'homogène, l'identique, l'apparition). A eux deux ils forment le logique pur qui se confond avec l'existant et, si nous ne nous sommes pas aperçus de cela c'est qu'au niveau de l'expérience ordinaire il nous est rarement donné de nous saisir du logique pur; le plus souvent c'est le devenir d'identité qui triomphe en nous — (un triomphe incertain et menacé) — de son devenir contraire; et c'est à ce conflit, provisoirement résolu, que nous devons nos sciences et notre philosophie classique. Mais ce triomphe même est discontinu, synthèse fictive de milliers de triomphes particuliers obtenus sur des milliers d'événements de rupture qui, à tout instant avant que d'être remplacés par de nouvelles identités, projettent tout à coup leur existence évanouissante. Et comment un devenir de disparition instituerait-il un discours, une connaissance, un langage qui ne sont concevables que dans

une technique de l'identité ? Il n'existe pas moins, n'institue pas moins une connaissance, bien que précaire et larvaire, la seule dont puissent disposer les sciences de la vie qui ont répugné jusqu'à ce jour de s'en servir, courant à un échec qui devient enfin explicable. A la différence de la pensée d'identité, qui étudie l'inorganique et a prise sur lui par la pose d'un **lien**, la méthode de la biologie devrait, bien au contraire, procéder par la pose d'un **non-lien**. Est-ce faisable ?

Oui, dit M. Lupasco. Sa théorie repose sur le fait que le sujet est condamné à ne connaitre de l'objet que ce qui échappe à l'actualisation immédiate du sujet connaissant, qui s'ignore en tant que tel et ne connait, par conséquent, que ce que son acte d'actualisation refoule, à savoir les virtualités qui emplissent le champ de sa conscience. D'habitude, de par le fait même qu'il est matière vivante, il actualise du divers et ne connaît que des identités. Mais il lui faut également actualiser l'identité, ne serait-ce que celle refoulée en sa propre conscience, et virtualise par là même le divers, la disparition, la liberté, etc.. Identités exsangues, puisque uniquement conscientielles, alors que lorsqu'il actualise du divers, ce divers est purement existentiel, concret. Que se passerait-il chez un sujet connaissant qui aurait à actualiser de l'identité existentielle et seulement une diversité conscientielle, comme le cas se présenterait chez un sujet choisi dans la matière inorganique, mettons une pierre ? Eh bien, chez la pierre, c'est le devenir du divers qui l'emporterait dans sa conscience; et comme dans la théorie lupascienne, seule la virtualité et la virtualité la plus forte est susceptible de fournir une connaissance, c'est de la pierre que nous devrions attendre, si cela était possible, une connaissance de l'arbitraire, de la liberté. Mais aussi forte que soit une tendance et aussi grand que soit son triomphe sur le devenir inverse, elle ne saurait se passer de l'opposition du devenir inverse qui l'engendre; nulle connaissance qui ne soit relative à son contraire.

Mais, dans ce cas, il nous faut modifier l'idée que nous nous faisons de la science et, tout d'abord, de la logique traditionnelle. Le logique est **relation**, et donc un non-être, mais un non-être en tant qu'essence, qui **est** contradiction. Tout arrêt de la contradiction, tout bloquage des deux devenirs dans un conflit, où tout triomphe absolu d'un devenir sur l'autre, immobiliserait le logique et l'anéantirait, en même temps que l'existence qui le supporte.

Cette hypothèse est vérifiée, selon Lupasco, par le problème fondamental de la connaissance qui consiste non dans la possibilité du connaitre, mais dans la possibilité de connaître que je connais. En effet, dit-il, comment, dans un système d'identité, un sujet connaît-il qu'il connaît, étant donné que le connaissant et le connu sont tous les deux identiques et ne se distinguent pas ? Et comment dans un système de non-identité ? Si on admet par contre, un dualisme de natures étrangères et parallèles, ces deux termes s'ignorent, par hypothèse ; et s'ils ne s'ignorent pas, le sujet ne connaît que l'objet et l'objet que le sujet; chaque terme ne connait que son contraire et lui seul, à jamais; pour parvenir à la connaissance des deux termes il faudrait que sujet et objet changeassent de place, intervertissent leurs rôles; mais comment y arriver s'ils ne sont pas de même nature, antagonistes, si leur connaissance d'eux-mêmes n'est pas alternative et réciproque ? Posez un sujet incapable de devenir objet et un objet incapable de devenir sujet et non seulement la moitié du réel nous échappe, mais nous connaîtrons sans savoir que nous connaissons. Et, par conséquent, seul le système lupascien **rendrait compte** du phénomène de la connaissance de la connaissance qui, réduit à deux termes périodiquement alternatifs, arrêtent en même temps le spectre de la régression infinie. La contradiction est donc installée partout, nul terme dont la définition même ne soit fonction de l'autre; une identité n'est que la négation provisoire d'un divers, une diversité que la rupture fugace d'un ordre; toute apparition, même mathématique, surgit d'une disparitoin et vice versa. Le néant a autant d'existence que l'être et l'être aussi peu d'existence que le néant. Nous sommes donc le siège de deux discours, de deux connaissances dont aucun n'a une prise totale sur le logique pur; seul le conflit irrésolu des deux, et en tant qu'il demeure irrésolu, nous donne une prise sur le logique; et cette connaissance nous est fournie par l'expérience mystique qui est une charge du conflit, et par l'activité esthétique, qui en est une décharge. Mais bien que contradiction ouverte, le logique est à son tour fermé et non-contradictoire par rapport à tout ce qui n'est pas lui; l'existant qu'il engendre est une monade logique existentielle qui, à l'instar de celle de Leibnitz, n'a ni portes ni fenêtres sur le **dehors.**

Il est ainsi fermé à ce grand X que M. Lupasco appelle l'affectivité et à laquelle il refuse toute relation phénomé-

naie, tout rapport de causalité et de finalité avec le logique, mais qui a ceci de mystérieux qu'elle apparait **ex nihilo**, chaque fois que l'un des deux ordres logiques inverses témoigne d'une résistance que l'autre a du mal à surmonter, et qu'elle disparait, dans le même rien, chaque fois que ces deux ordres s'actualisent de concert. Force **sui generis**, irréductible au logique et à laquelle on accorde les prédicats ontologiques, l'affectivité joue dans le système lupascien un rôle aussi incompréhensible et aussi discutable que celui de la chose-en-soi dans le système kantien; nous n'avons aucun moyen de déceler et d'affirmer son existence et cependant tout comme Diogène à propos du mouvement Zénonien, nous voyons comment elle se constitue, fonctionne et s'évanouit. Et nous n'avons aucun moyen de nier son existence car « quoi que je fasse, je suis dans la connaissance », avait écrit M. Lupasco; et il pose une connaissance de l'inconnaissance..

Il a fallu à M. Lupasco trois gros ouvrages pour tirer de sa théorie de la connaissance un système cohérent de pensée qui réponde à tout, depuis la sensation jusqu'au discours et qui s'efforce d'éclairer toutes les questions de l'être, depuis celles que pose le sarcode jusqu'à celle que pose la folie pathologique; c'est là un travail considérable dont je ne saurais donner ici, un résumé, ou indiquer les tendances fondamentales. Encore moins pourrais-je tenter une critique, lui soulever des difficultés, marquer des divergences. Son logique de contradiction est-ce bien, comme il le prétend, un terme qui transcende les deux ordres rationnels inverses, ou bien n'est-il, comme il semble, que son second devenir, du divers ? Et d'autre part la « connaissance intégrale » qu'il nous propose est-elle possible ? Il nous propose un lien... de contradiction; mais ne néglige-t-il pas le non-lien que ce lien même implique ? Il fait du logique un devenir, mais un devenir fermé, immanent à lui-même, hostile à l'intrusion, dans son sein, d'un troisième terme, ce terme exista-t-il et joua-t-il par ailleurs, un rôle considérable dans sa propre élaboration, comme c'est le cas pour l'affectivité. Il répugne encore à voir dans son logique pur quelque chose qui n'est ni identité, ni divers, mais au-delà du divers et de l'identique, l'affectivité peut-être...

Vue remarquable et radicale que la philosophie lupascienne, susceptible de bouleverser de fond en comble toutes nos idées et promise peut-être à un long avenir de conflits, de

disputes et de réactions violentes. Vue qu'il nous donne pour optimiste; mais qui, en tant qu'immanence d'une contradiction en laquelle nous sommes enfermés, ne laissera pas de paraître à d'autres esprits que le sien, une pensée désespérée, un cul-de-sac. Pour audacieux qu'il soit, le nouvel idéalisme ou « solitude du logique » n'ouvre des portes et des fenêtres que dans la seule paroi de la monade interdite à notre conscience connaissante. La pensée de M. Lupasco si pénétrante et si profonde, par ailleurs, ne semble pas s'inquiéter de cela; elle n'accuse, sous ce rapport, aucun malaise particulier. Et bien qu'elle conclue à ce que nous appellerions une **nontologie**, elle ne nous enferme pas moins dans la caverne de Platon, pour toujours, avec le sentiment que tout est pour le mieux dans le plus absurde des mondes possibles.

Benjamin FONDANE.

LES LIVRES

La création chez Stendhal, par Jean Prévost (Sagittaire).

Livre intelligent, consciencieux, utile; une étude sur l'art d'écrire qui emprunte tous ses exemples à l'expérience littéraire de Stendhal.

Jean Prévost nous montre comment Stendhal s'est formé lui-même avant de nous montrer le grand écrivain au travail. Mais il insiste beaucoup plus sur la genèse de son talent d'abord et ensuite sur les sources de ses ouvrages que sur les sources de sa culture. Ainsi énumère-t-il les expériences littéraires qui lui ont apporté la conscience de ses dons (Journal, lettres à Pauline, autres lettres), mais, analysant les livres sur la peinture, il taira résolument l'influence platonicienne exercée indirectement sur Stendhal par la lecture des traités de Mengs. Ce silence est voulu. Jean Prévost, à juste titre, je pense, ne croit pas que l'invention d'un écrivain doive rien au contenu de ses lectures. Le futur critique n'apprend rien en lisant des essais critiques, mais qu'il lise des œuvres d'invention et il ne deviendra pas un créateur, il apprendra la critique. **L'écrivain cultive son art en écrivant.**

Voilà une notion qui complique beaucoup la tâche du critique. Et Jean Prévost, qui l'entend bien ainsi, acceptera toutes les conséquences de son observation préliminaire et, à des vues générales sur le génie de l'auteur il substituera une lente et patiente biographie de ses œuvres

prises une à une. En outre, les rapportant aux apprentissages de Stendhal, il y montrera l'exploitation de ses premières expériences, les confrontant ensuite aux chefs-d'œuvre à venir il énumèrera les révélations apportées par l'écriture.

On devine, on approuve la pensée profonde de l'auteur : celle qui a dirigé sa propre expérience de romancier et a fait de Stendhal son modèle, puis son maître, enfin l'objet de son étude. Cette pensée, je l'interprèterai ainsi : **« Il faut que notre style soit la langue naturelle de celui que nous sommes sans le savoir »** et, sur le plan technique : **« Vouons notre vie à l'apprentissage de l'improvisation. »** Jean Prévost, en découvrant cette leçon dans Stendhal, devait trouver tous les moyens de l'appliquer. Tout ceci est fort remarquable.

L'effort de l'improvisateur se place avant l'instant d'écrire, dans le demi-jour où l'auteur est tout près de devenir celui qui le lit. Attitude analogue à celle de l'acteur. L'homme qui se voit lui-même voit autrui. André Gide n'a-t-il pas raconté qu'un très long temps, il n'avait su bien écrire qu'en installant sa table devant un miroir ? Mais toute mimique serait bien vaine si un long et patient travail de regrattage n'avait précédé le temps où l'écrivain réussira, par l'acte d'écrire, à s'identifier instantanément à autrui...

A ce sujet, je hasarderai une remarque : des observations que Jean Prévost introduit en marge de ses études sur le style me paraissent beaucoup plus faites pour être consignées ici, en illustration des efforts accomplis par un auteur pour se déchiffrer dans autrui : Certains paragraphes de Stendhal seraient minutieusement agencés en vue d'un effet à produire. Avec d'excellents exemples à l'appui, Jean Prévost nous montre, sous la spontanéité de Stendhal, de très habiles arrangements et le soin de faire également servir à l'impression que l'écrivain voulait produire la vibration du rythme, la froide incidence d'une pensée. Or, je ne crois pas qu'en ordonnant musicalement et plastiquement une phrase on augmente la difficulté d'écrire. Au contraire on diminue cette difficulté. On s'empare déjà d'un esprit en écrivant sa phrase **en blanc,** on l'éveille, on le captive. L'auteur qui invente sur un rythme qu'il s'impose tient son interlocuteur avant d'avoir écrit. Et cet interlocuteur, il l'a pris, évidemment en lui-même. Ainsi, fondu dans autrui, l'écrivain qu'anime le souci de l'effet à pro-

duire, échappe à l'ascendant que sa propre pensée exerçait sur lui. Les rythmes incorporés à sa phrase ont disposé de la conscience qu'il s'agissait de toucher, ils ont devancé les mots et leur ont ouvert en elle un chemin. Il ne faut, en aucun cas, considérer comme un raffinement technique et littéraire l'expédient créateur dont Jean Prévost a très fidèlement analysé les effets.

Ce point de vue ne contredit en rien aux perspectives découvertes par Jean Prévost. A travers tout cet ouvrage critique, il estinsisté sur un point : tout bon auteur contient deux âmes. Il est à la fois le génie qui invente et l'esprit qui nourrissait le besoin de cette invention. Sans doute, le génie réside-t-il dans la faculté de composer une œuvre, mais il a d'abord été capacité de comprendre l'homme ou la foule à qui cette œuvre était nécessaire. On n'est soi-même à la plus haute puissance que par la faculté de se connaître dans autrui.

⊙

Dans l'étude des grands romans, Jean Prévost apporte du nouveau. Comme dans la première partie, il insiste, avant tout, sur le mécanisme de la création. Au moyen d'exemples empruntés à la biographie de Berthet, l'original de Julien Sorel, il nous démontre assez bien que le romancier n'a pas puisé dans ses modèles les sources d'émotions qui donneront la vie à ses personnages. Cette source d'émotion qui animera les créatures du roman, l'auteur la découvre dans sa mémoire, dans ses vieilles blessures de cœur.

Jean Prévost nous apporte une autre observation remarquable qu'il ne semble pas, toutefois, avoir poussée assez loin. Si Stendhal prend un grand soin d'assurer la vraisemblance psychologique, il ne se préoccupe en rien de rendre vraisemblable le mécanisme de son information. Il introduit le lecteur dans la conscience de tous ses personnages. Le roman manquerait-il de réalité si, en même temps que dans le monde visible il ne se déroulait pas dans les pensées de tous les personnages importants ? « Le lecteur est présent partout et voit tout, comme un Dieu ». **Et comme Dieu, croyons-nous, il prévoit.** J'aurais aimé que Jean Prévost insistât davantage sur une singularité du **Rouge**, qui se retrouve dans la **Chartreuse** : chaque héros porte son destin sur le front, et, avec de meilleurs yeux, il pourrait le lire dans les faits. En même temps que Julien

Sorel et que Fabrice, Stendhal a peint leur étoile. Aussi ne faut-il pas dire que ces romans sont « sans ombres ». Transparents au lecteur, obscurs à eux-mêmes, ces adolescents ne savent pas **tout** ce qu'ils sont et cette ignorance ne leur donnerait pas tant de relief si elle ne s'opposait le savoir magique de l'auteur. Pourquoi la critique a-t-elle si peu insisté sur le rôle énorme donné par Stendhal à la nécessité ? Sans doute, les coïncidences sont-elles, pour des raisons artistiques, notées en demi-teintes, dans le **Rouge.** Mais cet effacement les fait paraître plus naturelles. Il ne faut pas que Julien les voie. **Elles ne sont claires que pour nous.** Cependant, elles emprisonnent étroitement les personnages dont la liberté, par conséquent, n'est qu'apparence. Leur liberté est une illusion, **un chant.** Le romancier a libéré cette liberté **de tout rapport avec le hasard.** Julien Sorel va vivre. Mais, dans l'église de Verrières ensanglantée par un reflet, il a déjà lu sur un bout de journal sa condamnation à mort : « Préparation lointaine à la scène du meurtre » dit Jean Prévost, car il faut que nous connaissions les lieux où une grande scène va se dérouler : une petite scène y prendra place d'abord. Non : l'explication ne nous suffit pas ; car elle n'a qu'une valeur littéraire et rappelle trop cette observation notée par Hugo dans son Shakespeare : chaque scène dramatique, chaque grand personnage sont caricaturés ou reproduits à petite échelle, dans la même pièce, par un personnage satellite, par une scène-reflet.

Mais peut-être Jean Prévost, en voyant fort bien ces problèmes, s'est-il interdit de les aborder. Son livre est un excellent essai de critique scientifique ; et il s'accommoderait mal les vues métaphysiques auxquelles je viens de faire allusion. Il faut lire attentivement, après la bibliographie Stendhalienne élaborée par Jean Prévost, la liste qu'il a dressée des doctrines littéraires auxquelles il se reconnait redevable de quelques idées. J'y relève sans étonnement le nom de Jean Paulhan. Je suis plus surpris d'y voir mentionné le **Système des Beaux-Arts,** quand j'étais prêt à écrire : « La création chez Stendhal » marque, de la part de Jean Prévost, un effort heureux — et un heureux effort — pour s'arracher à l'influence d'Alain.

Joë BOUSQUET

LE PLUS BEL AMOUR DE STENDHAL, par *Gaston Picard* (Editions Colbert, Paris).

Stendhal, *alias* Henri Beyle, a toujours eu des partisans aveugles et des adversaires forcenés. L'étrangeté de son destin tient en grande partie à la complexité de son caractère. Vivant en plein romantisme, il ne comprit ni Chateaubriand, ni Victor Hugo, ni Lamartine, ni Vigny. Il soutenait que depuis J.J. Rousseau tous les styles étaient empoisonnés par l'emphase. Par ailleurs, il n'avait que de l'antipathie pour la perfection racinienne et se défendait d'être classique. On le voit, Stendhal ne se laisse pas facilement étiqueter. Quant à ses adversaires, ils lui reprochent, depuis cent ans, un style d'une froideur cruelle. Ils blâment non seulement la lecture matinale du Code civil et des pièces de Marivaux, mais surtout la sécheresse de cœur de ce théoricien de l'égotisme. On a beau répéter que la valeur de Stendhal réside surtout dans l'analyse détaillée, dans le démontage, ressort par ressort, des passions humaines plutôt que dans le style, ses détracteurs prétendent ne pouvoir le lire jusqu'au bout. « Il me fait bâiller », dit Clément Vautel, trop heureux de nous apprendre que plus d'un Académicien bâille comme lui.

Stendhal, dont le libre génie réagissait contre la fièvre romantique, ne put, cependant, échapper complètement au mal du siècle. Prosper Mérimée, son ami, prétendait ne l'avoir toujours vu qu'amoureux, ou croyant l'être. Amoureux sans femme, la plupart du temps, remarque malicieusement Gaston Picard. Malgré les situations cocasses et émouvantes que ce curieux amour sans femme ne manque pas d'entraîner, ce qui sauve Stendhal c'est précisément d'avoir fait par expérience la découverte que l'amour pouvait vivre d'une existence indépendante, trouver son objet en lui-même.

Il est curieux de constater comme des Français, tels que Balzac et Stendhal, qui firent dans leur vie la plus grande place à la passion amoureuse, se sont montrés les plus chauds admirateurs de Napoléon. Soldat de la Grande Armée, Stendhal divinisa l'énergie, après avoir divinisé l'amour. Certes, l'énergie de Julien Sorel, pour autant qu'elle survive aux lois humaines, n'est guère comparable à la volonté de puissance de Nietzsche ni au vouloir-vivre de Schopenhauer. Le surhomme de Stendhal qui méconnaît volontairement les rapports indispensables unissant le citoyen à l'Etat, rencontre l'obstacle principal au libre épanouissement de l'énergie individuelle. Et lorsque Julien Sorel monte sur l'échafaud non seulement il a raison de lui-même, mais encore des utopistes de tous les temps.

Son énergie, en définitive, est beaucoup plus vraie que celle des philosophes de la volonté. L'image de l'échafaud de Sorel, comme celle du rameau cristallisé de Salzbourg, est un symbole à retenir.

Si, en maintes occasions, Stendhal semble faire preuve dans la vie d'un admirable détachement, la raison en est dans son aptitude à poursuivre ses chimères jusque dans les situations les plus tragiques. Cet analyste est surtout un rêveur. Pendant la retraite de Russie, un *Traité de l'Existence de Dieu* qu'il a trouvé dans la maison de Rostopchine lui paraît beaucoup plus important que l'incendie de Moscou. Et lorsque Angela Pietragrua lui accorde enfin ses faveurs, après une séparation de dix ans, c'est à l'Angela d'autrefois que vont ses pensées. Dans cette propension à se dédoubler, il faut voir beaucoup moins un cœur sec qu'un esprit ardent toujours prêt à franchir les limites du réel.

Gaston Picard accompagne Stendhal pas à pas, notant au passage les étapes pittoresques, s'attachant surtout, avec un amour tout stendhalien du détail, à suivre les mouvements de l'âme du grand romancier. Le portrait est précis et vivant. Ce prétendu égoïste n'aimait rien tant que la musique, les femmes et les enfants. Le voir si près de nous, à une époque où nous avons besoin d'amitiés spirituelles, est un réconfort de qualité.

Jacques BÉCHOT

RECTIFICATION. — Au début du compte-rendu du numéro spécial que **Poésie 43** a consacré à Milosz, on doit lire : « On risquerait de déformer l'image de Milosz... si on ne rappelait pas qu'il écrivit ses **premiers** poèmes en 1895 », au lieu de : « ... qu'il écrivit ses poèmes en 1895 ». Je prie mes lecteurs de m'excuser.

J. T.

2

Le Gérant : César SARNETTE — Cavaillon, Imp. MISTRAL